

Université de Montréal

*Feuilles*  
suivi de  
*L'oubli du temps ; dynamique de la mémoire*  
*dans Le Palace de Claude Simon*

par  
Martin Mercier

Département des littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté au département des littératures de langue française  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)  
en littératures de langue française

Mai 2019

© Martin Mercier, 2019

## Résumé

Ce mémoire explore la dynamique mémorielle au sein de l'écriture. Dans la partie création, le personnage de Sam erre à l'intérieur de ses souvenirs à la recherche de sa sœur Lidie. Il s'agit d'une tentative vaine, toujours à recommencer puisque la mémoire, liée à la conscience, est sans cesse gauchie et subjective, incapable de redonner un passé objectif. La figure de Lidie se trouve ainsi être le point central inatteignable d'une circonvolution, le mouvement circulaire révélant la présence de la mémoire dans le corps du texte. La partie essai aborde la question de la liaison entre la mémoire et l'écriture dans *Le Palace* de Claude Simon. Reprenant l'idée du triple présent de Saint Augustin, le passé n'est alors possible que dans un présent du passé. Cette dynamique crée un mouvement circulaire ; le personnage parcourt ses souvenirs, mais il ne peut les investir que par la lorgnette d'un présent. Cela se traduit par un texte sans début ni fin, révolutionnaire, où le souvenir, plutôt qu'un retour dans le temps, fait avancer le texte et devient le temps présent de l'écriture.

**Mots clés** : *MÉMOIRE ; CRÉATION LITTÉRAIRE ; TEMPS ; SUBJECTIVITÉ ; CLAUDE SIMON ; IMAGINAIRE*

## Abstract

This master explores the dynamism of the memory within writing. In the creation part, the character of Sam wanders in his memories, searching for his sister Lidie. It is a vain attempt, always to begin again since the memory, related to the consciousness, is unceasingly subjective and distorted, unable to give back an objective past. The figure of Lidie find to be the unattainable central point of a convolution, the cercle trajectory revealing the presence of the memory in the body of the text. The essay part discusses the question of the bond between the memory and the writing in *Le Palace* of Claude Simon. Taking up the idea of the triple present of St. Augustine, the past is then possible only in a present of the past, and this dynamism creates a circular motion while the character goes through his memories that he can only invest by the lens of a present. This reveals a text without any beginning or end, revolutionary, where the memory, rather than a return in time, is moving forward the text and becomes the present time of the writing.

**Keywords** : *MEMORY ; CREATIVE WRITING ; TIME ; SUBJECTIVITY ; CLAUDE SIMON ; IMAGINARY*

## Table des matières

*FEUILLES, SUIVI DE L'OUBLI DU TEMPS ; DYNAMIQUE DE LA MÉMOIRE DANS  
LE PALACE DE CLAUDE SIMON*

Résumé.....	ii
Abstract.....	iii

Partie création

<b>Feuilles.....</b>	<b>2</b>
----------------------	----------

Partie essai

<b>L'oubli du temps ; dynamique de la mémoire dans <i>Le Palace</i> de Claude Simon.....</b>	<b>76</b>
--	-----------

Bibliographie.....	109
--------------------	-----

*Feuilles*

Les oiseaux en silence passent, partent et viennent, voltigent, passent et reviennent. Ils forment un grand arc jaune dans la lumière. L'aube arrive sur la cime des arbres. Les oiseaux y flottent un court instant avant de revenir au sol où ils se posent dans le foin mouillé. Ils retrouvent l'ombre bleutée. Alors que l'autobus avance, j'ouvre la fenêtre pour les entendre. Leurs cris fusent et pénètrent à l'intérieur tandis que l'on arrive sous un viaduc. J'entends encore les piaillements. En tendant le cou, je peux voir leur reflet bleu se mouvoir sur les vitres, passer du bleu au jaune alors qu'ils s'élancent dans les airs, comme s'ils emportaient la pénombre dans la mêlée de lumière.

*Descente de l'or et de l'eau* disait maman. Avec ses cheveux emmêlés de terre, sa voix passant par le rideau de bois. *Descente*. Ou bien c'était moi qui le pensais en la voyant. Ses cheveux blonds dans le reflet de la fenêtre ondulaient. Assise au pied du lit pendant les canicules, elle fredonnait en attendant que je m'endorme, jusqu'à ce que le chiffon mouillé qu'elle avait apporté soit redevenu tiède et qu'elle ne l'enlève de mon front. Elle disait aussi *la seule pensée du sommeil suffit à nous tenir éveillés*. Une fois qu'elle était partie, je me levais et j'allais à la fenêtre pour appuyer ma tête sur le châssis frais. J'observais les ombres jouer sur le toit de l'appentis. La nuit, elles ne disparaissaient pas, elles s'étiraient et raccourcissaient sans fin, fouillant le sol. Je pensais au sommeil et je ne m'endormais plus. La voix de mère résonnait dans la nuit, épelant l'ombre et le temps.

L'autobus ressort de sous le viaduc. Il arrive sur une avenue longée par des immeubles. Dans quelques magasins, on peut voir, avant que le soleil ne frappe les vitrines, les mannequins immobiles, rigides et tendus. Les lettres dorées des affiches peinturées sur les vitres ressortent dans la pénombre. Elles sont marbrées de rouge, avec toujours la même calligraphie en italique qu'on ne lit plus pour ce qu'il y a d'écrit mais pour l'écriture elle-

même. Maman disait *l'eau est un miroir et une fenêtre* et nous observions la pluie tomber, assis sur la véranda. Le bus décélère et s'arrête à l'intersection. Quelqu'un traverse avec son chien. Père ne voulait pas d'animaux de compagnie, il disait qu'ils portaient malheur. La lumière change. J'entends le moteur gronder. Le bruit s'amplifie entre les immeubles. Sur les façades, le jour grimpe et se dilate.

Lidie, assise sur la véranda, encerclait les lettres avec son stylo. Cela faisait des lignes sur le papier comme des chaînes. Je la regardais par la moustiquaire. On entendait les grillons. Je suis sorti. Elle n'a fait aucun geste, elle s'est contentée d'observer la grille devant elle, penchée, les yeux tellement rapprochés du journal qu'elle ne devait pas pouvoir en distinguer les lettres. Je suis resté debout près de la table. Sans lever la tête, elle a dit, comme si elle s'adressait au journal : « Tu t'assois ou non ?

- Non. Je suis venu prendre l'air. »

La température était trop chaude à l'intérieur de la maison. Une fois dehors, la chaleur ne diminuait pas à cause du vent mort. On sentait le parfum des cèdres bordant la maison. « Là, prends une chaise. » Elle a poussé avec son pied sous la table pour faire avancer l'autre chaise. Je me suis assis. Elle avait trouvé un autre mot et encerclait les lettres en bleu. L'encre avait bavé dans sa main. J'ai dit : « Tu gagnes ?

- Je ne perds pas.

- J'imagine que tu gagnes alors.

- Ce n'est pas un jeu auquel on peut gagner ou perdre. »

Elle s'était mordillé la lèvre et du sang y avait séché. Elle n'avait toujours pas relevé la tête. Le vent devait être mort entre les collines, dans le vallon à côté de la maison. J'ai dit :

« Tu ne fais pas tout ça simplement pour passer le temps. Sinon, tu serais déjà partie te balader, comme à ton habitude.

- Pas avec cette chaleur.
- Et celle d'hier ?
- Je n'ai pas quitté la maison, hier. J'étais assise ici à faire des mots croisés.
- Vraiment ? »

Elle devait rire en elle-même, se dire qu'elle avait réussi à encercler un autre mot, sans son stylo cette fois, quelque chose comme *fouine* ou *badaud*. Le toit de la véranda se dilatait et craquait sous la chaleur. Un oiseau a chanté tout près. Lidie a entouré quelques lettres avant de replier le journal. Elle a relevé la tête là où devait se trouver l'oiseau, en évitant de me regarder. Les géraniums le long de la rambarde avaient séché. Ils répandaient une odeur de framboises sèches. J'ai dit : « Je sais que tu n'étais pas ici hier. J'étais avec Père devant la maison.

- Arrête de l'appeler ainsi.
- Mais toi, tu n'étais pas là. On ne t'a pas vue de tout l'avant-midi. »

Elle fixait l'endroit d'où provenait le sifflement. Je savais qu'elle réfléchissait. L'odeur de framboise a gagné celle des cèdres.

D'autres passagers montent et le bus prend de la vitesse. Les façades se suivent, elles glissent et s'entremêlent les unes dans les autres sur la fenêtre comme une bobine de film, en une suite informe, tremblotante et floue. Nous ralentissons à l'approche d'une intersection. Quelqu'un a tracé des lignes à la craie sur un mur de briques. Le bus s'immobilise et des étudiants montent. Ils sont en uniformes. L'un d'eux transporte ses



cahiers sous son bras. Il replace quelque chose de blanc dans sa poche et va s'asseoir avec les autres à l'avant. Nous repartons. Les immeubles défilent à nouveau. La lumière cligne entre eux de plus en plus vite.

Après un instant, le châssis de la fenêtre n'était plus frais. Le soir jouait dans les arbres. À côté, j'ai entendu remuer dans la chambre de Lidie. Un carré de lumière est apparu en face de ma fenêtre, sur le toit de l'appentis. La silhouette de Lidie a traversé plusieurs fois l'espace illuminé. Elle flottait à l'intérieur comme dans un grand aquarium. Lidie devait être en train de fouiller dans ses tiroirs. Cela faisait un raclement contre le mur. Je me suis collé de nouveau la tête à la fenêtre, pour mieux distinguer son ombre. Elle a retraversé le carré, puis s'est perdue dans le noir, quelque part sur le côté du toit. Père était au salon et ne l'entendait pas. La lumière s'est évanouie et le toit est redevenu sombre. Les raclements continuaient. Cette fois Lidie fouillait dans sa garde-robe. Dehors, les branches palpitaient sous la clarté de la lune. Les feuilles s'amusaient avec elle. *Qu'as-tu demandé à table ce soir pour qu'il devienne furieux qu'as-tu dit à Père pour qu'il devienne fou Veux-tu arrêter de l'appeler ainsi Qu'est-ce que tu as bien pu lui dire pour qu'il beugle et hurle et claque la porte.* Le grattement a cessé. Elle devait être immobile dans sa chambre. Le toit restait vide et sombre.

À l'heure du souper, j'avais entendu des éclats de voix en descendant l'escalier. En arrivant à la salle à manger, la porcelaine accrochée au mur avait été jetée par terre. On aurait dit du lait figé. Par la porte d'entrée ouverte, j'avais entendu le moteur s'emballer et la voiture crisser dans la cour. Lidie et maman étaient assises à table. Lidie avait la tête dans les mains. On aurait dit qu'elle priait. Elle était secouée de rires muets qu'elle

étouffait. Maman fixait le blanc répandu sur le sol. *Qu'as-tu pu lui dire pour qu'il Veux-tu arrêter Devienne fou et hurle et s'en aille en laissant la porte ouverte*

Lidie a recommencé à fouiller, cette fois sans allumer de lumière. Le grattement sur le mur ressemblait au bruit qu'aurait fait la pluie.

Une femme prend place sur le banc d'en avant. Son chapeau lui cache la moitié du visage. Elle observe à l'extérieur par le reflet rond de son visage. L'autobus décélère et tourne à l'angle d'une rue. Les immeubles bloquent la lumière. L'aube traîne en hauteur, émaillant la tête des immeubles. Plus loin, le bus tourne à nouveau et la lumière inonde la femme. Elle tressaille, semble sortir d'un rêve. Son chapeau s'incline. Elle se lève, le replace et sonne pour descendre. Elle longe l'allée et passe devant un homme endormi sous son journal. Elle doit encore être éblouie, ses mains cherchent le dossier des sièges. Une fois sur le trottoir, son chapeau glisse sur le sol. Elle se baisse pour le ramasser. Le bus repart en même temps qu'elle se relève et reprend sa marche. À l'angle de la rue, la femme quitte la lueur et rejoint l'ombre bleutée où elle disparaît.

L'étudiant s'est retourné sur son banc pour parler avec les autres. Ses cahiers ont glissé sur le sol. *Le destin des lettres est d'être lues et seulement lues* disait Arthur. Il le répétait suffisamment fort pour que le reste de la classe puisse l'entendre avant le début du cours. Le professeur l'envoyait ensuite en retenue.

Le bus s'immobilise à un arrêt. Deux jeunes garçons montent. Ils passent dans l'allée, en s'arrêtant à chaque passager. L'un des deux tend un sac. Devant l'homme assoupi, ils tirent sur sa manche à plusieurs reprises pour le réveiller. L'homme sursaute en faisant

tomber son journal. Sans attendre, il leur fait signe de partir de la main. Les jeunes continuent dans l'allée. Avant qu'ils arrivent, je les devance et je dis : « C'est combien ?

- Bonjour, m'sieur. Nous vendons des oranges, pour notre équipe de sport. »

Celui avec le sac fouille aussitôt à l'intérieur et en sort un fruit qu'il me tend. Je répète :

« C'est combien ?

- Pour nous financer, c'est cinq dollars. Chaque.

- Cinq ? Pour une seule ?

- Oui, m'sieur. Pour notre équipe, pour des uniformes. »

Je tends un billet et prends l'orange. Ils repartent dans l'allée. Je place le fruit dans la poche de mon pantalon. Lorsque le bus s'arrête de nouveau, ils descendent. Ils se mettent à compter l'argent dans la rue. Leur sac est encore plein. *Nous ne sommes jamais trop jeune pour mentir* disait Père. Leurs silhouettes rapetissent. Des arbres bordent la rue. Les feuilles effritent la lumière en la brisant en milliers de fragments. Les passants marchent sous les ombres hachurées.

À table, maman ne disait rien. Lidie gardait une main devant la bouche, comme pour retenir quelque chose de vulgaire et d'horrible. Maman restait silencieuse et fixait la porcelaine sur le plancher. Elle ne l'avait jamais considéré comme un bien précieux, même si elle lui avait été léguée par sa mère qui l'avait reçu elle-même de sa mère et ainsi de suite. Elle la regardait répandue en miettes sur le plancher, la course des lignes bleues arrêtée net où les craquelures. La chaleur étouffante installée depuis des jours dans les pièces de la maison donnait une impression de vieillesse soudaine à maman, comme le poids d'un temps retenu soudain libéré. Peut-être qu'elle regardait cela comme une perte ou

une double perte, puisqu'elle n'avait jamais pris la peine de s'en soucier, et maintenant que la porcelaine était fracassée et en miettes, elle comprenait qu'elle ne pourrait plus jamais se rattraper et s'en soucier à l'avenir.

Au loin arrivent les pierres, le clocher, le terrain droit avec la pelouse entretenue, verdoyante même en pleine sécheresse, croisant la plate-bande rouge foncé comme le pied d'un érable à l'automne. L'odeur du paillis entre par la fenêtre, se diffuse, se mêle à celle des pins ceinturant l'entrée. Des pierres peinturées, blanches et immaculées, forment le nom du collège au milieu du gazon. Les étudiants se pressent à l'avant de l'autobus. Ils replacent leurs uniformes. Celui debout sur son siège lisse ses cheveux de la main et prend ses cahiers. Leurs voix fusent jusqu'à ce que le bus s'immobilise. À l'époque où nous y allions, Arthur disait *la seule tradition qui vaille est celle à inventer*, suivant quoi il marmonnait des phrases en latin en énonçant le plus de mots vulgaires possible depuis la sortie du bus jusqu'à la classe.

Une fois dehors, les uniformes pâlisent sous le soleil, le marron devenant pourpre puis grenat. Les étudiants passent devant les pierres blanches où leurs ombres s'étirent sur la plate-bande. Les cloches retentissent. Les étudiants se bousculent et courent en tenant leurs cahiers. Le bus quitte l'enceinte de l'école en même temps que la dernière ondulation des cloches. L'odeur des pins et du paillis plane encore un moment avant de s'estomper. Arthur écrivait au stylo sur mes cahiers le mot « cancre » pour que tout le monde puisse le voir. Il se trompait parfois en inversant les trois dernières lettres.

La lumière se perd derrière les immeubles, sous la pénombre bleue et rose. En dépliant les jambes, je me rappelle l'orange contre ma cuisse. Le bruit de la ville s'immisce

par la fenêtre. Une alarme de police retentit au loin. Le bus file entre les immeubles grandissants.

Lidie avait cessé d'observer l'oiseau au-dessus de mon épaule. Elle me regardait. Elle a dit : « Pourquoi es-tu venu sur la véranda ?

- Je te l'ai dit. Pour prendre l'air.
- Tu aurais pu ouvrir une fenêtre.
- J'aime mieux être dehors. Père ne veut pas qu'on ouvre les fenêtres. Il dit que ce serait pire, que la chaleur entrerait et ne partirait plus.
- C'est stupide. Il fait déjà chaud. »

L'oiseau s'était envolé. On l'entendait chanter depuis un autre endroit. Lidie a dit : « Demande-le.

- Quoi donc ?
- Ce pour quoi tu es venu me voir sur la véranda. Tu sais que je suis en punition.
- Non, je l'ignorais. »

Elle s'est adossée et a souri. Elle continuait ses mots croisés dans sa tête, encerclant les lettres imaginaires des mots *hypocrite* et *trompeur*. Elle a répondu : « C'est toi qui mens maintenant ?

- Pas du tout. Je prends l'air. »

*Qu'as-tu dit à père pour qu'il soit devienne aussi*, mais les mots ne sortaient pas, alors j'ai dit : « Pourquoi es-tu en punition ?

- Tu le sais déjà. Mais je veux t'entendre me poser la question. »

Une fois encore, les mots se sont étouffés quelque part dans ma gorge, *fou et hurle et laisse la porte grande ouverte en prenant la voiture*, sans qu'ils veuillent cette fois encore franchir mes lèvres. J'aurais poussé de la langue qu'ils ne seraient pas sortis. Sur la rambarde les corolles dodelinaient de la tête. J'ai fini par dire : « Pourquoi est-ce que Père t'a punie ? Pourquoi t'a-t-il envoyée ici ?

- Pas celle-là, l'autre question.
- Qu'est-ce qu'il...
- Dis-le, Sam.
- Pourquoi est-ce que Père...
- Cesse de l'appeler ainsi, comme s'il s'agissait d'un noble ou d'un roi. »

Elle s'est levée, mais elle ne pouvait pas partir. Elle a longé la véranda jusqu'aux géraniums et s'est appuyée contre la rambarde. L'une des corolles s'est détachée. On pouvait presque percevoir les morceaux de peinture se défaire à cause de la chaleur sur la façade de l'appentis, voler et s'élever dans l'air avant de se déposer sur le gravier de l'entrée et le gazon. Il y en avait parfois sur le rebord des fenêtres et dans la maison.

J'ai répété plusieurs fois dans ma tête les mots avant d'ouvrir la bouche, en espérant qu'ils sortiraient. « Pourquoi ? Pourquoi ? » *Oh Lidie qu'as-tu fait qu'est-ce qu'une sœur sinon la mort de soi dans l'autre le don de soi l'ailleurs qui arrive à grands pas et Père qui disait Tu sauras lorsque tu seras père à ton tour et maman les morceaux s'envolaient en tous sens les yeux ne pouvant les retenir Est-ce qu'un regard ne retint jamais quelque chose de toute façon comme de la porcelaine brisée délayée s'échappant par les fenêtres en poussière et en lumière Qu'est-elle sinon la filiation la fratrie le temps et le sang unis battant ensemble sur le cadran d'une horloge sans chiffres.*

L'homme au journal se tient debout dans l'allée. La première page est repliée sur elle-même. Les lettres noires se chevauchent en formant de nouveaux mots. Nous nous immobilisons à un feu rouge. L'homme glisse le journal sous son bras et regarde sa montre. Les arbres ont disparu, remplacés par les gratte-ciels. Dehors, l'aube suit les gens dans les rues. Elle imite leur ombre.

Lidie avait tiré de sous la table un sac en papier. Les fraises embaumaient dans la cuisine. Le papier humide par endroits avait fait des taches. Lidie sortait les fraises les unes après les autres pour les dévorer, sans attendre d'avoir terminé celles qu'elle avait déjà dans la bouche. On aurait dit qu'elle voulait vider le sac le plus rapidement possible. J'ai essayé d'en prendre mais elle gardait toujours une main à l'intérieur. J'ai dit : « Tu es allée en ville ?

- Je me suis promené le long de la route et j'ai trouvé un étal. »

Elle parlait la bouche pleine. J'ai dit : « Avec quoi les as-tu achetées ? » Elle ne pouvait pas répondre. Elle a froncé les sourcils en avalant d'un coup. J'ai répété : « Où as-tu pris l'argent ? Et quel étal ?

- Je n'ai pas eu à payer, ils me les ont données.

- Qui donc ?

- Ceux qui les vendaient. Ils m'en ont fait cadeau quand je suis passée devant. Ils allaient fermer, alors au lieu de les jeter ils me les ont données. »

Elle s'est essuyée du revers de la main. Sa bouche est devenue rose. J'en ai profité pour prendre une fraise mais le sac était vide. J'ai demandé : « Tu les connaissais ?

- Non. C'était loin, j'ai dû marcher deux heures environ.
- Tu étais déjà partie quand Père et moi nous sommes levés ?
- Avant le soleil même, puisqu'il faisait noir. »

Elle avait taché son chandail de rose. On entendait les grillons sous la fenêtre. J'ai dit :  
« Tu les as volés, n'est-ce pas ?

- Quoi ?
- Ces fraises, je ne crois pas du tout qu'on te les ait données, alors tu les as sûrement volées. D'ailleurs, personne ne ferme boutique en plein avant-midi. »

Son visage s'est crispé. Elle semblait sur le point de hausser la voix. J'ai dit :  
« Attends, maman se repose dans sa chambre. » Ses traits se sont affaissés. Elle a presque chuchoté ensuite : « C'était un cadeau.

- Très bien, mens-moi si tu veux, mais je sais que tu as volé ces fraises. Dis autant de fois que tu le veux que c'était un cadeau, mais il reste qu'en vérité tu les as volées. »

Je me suis dit en fouillant de nouveau le sac qu'elle ne pouvait pas les avoir toutes mangées, mais il n'y en avait plus. J'ai sali mes mains en les ressortant. Par la fenêtre de la cuisine, on entendait père sabler le bois depuis l'appentis. La sciure montait en un nuage qui revenait sur le côté de la maison. « Alors, tu n'as pas volé ces fraises ?

- Non, pas plus que toi.
- Il aurait d'abord fallu que j'en touche une.
- C'était un cadeau.
- Prouve-le, dans ce cas. Prouve-moi que tu n'es pas une menteuse. »

J'ai attendu qu'elle me gifle mais elle restait assise. Elle se curait les dents. En se levant, elle a dit : « Pas besoin, c'était un cadeau. Tu le sais maintenant. » Elle s'est en allée dans



le salon en continuant de se nettoyer les dents, sans regarder si je m'étais levé moi aussi ou si j'étais en colère. Sinon, elle aurait vu que je savais la vérité. Elle aurait deviné que je l'avais suivie depuis qu'elle était partie avant l'aube. Elle avait marché un quart d'heure avant de s'arrêter non pas à un étal mais devant un verger. Une maison dans l'ombre jouxtait une grange. Il y avait des pommiers près de la clôture. Je m'étais accroupi sous l'un d'eux pour l'observer. Lidie avait trouvé un panier. Elle devait s'être rendu compte qu'elle ne pourrait pas revenir avec toutes les fraises sans éveiller de soupçons, alors elle était retournée à la grange une autre fois pour en ressortir avec un sac. Elle avait enjambé la clôture entre la maison et la grange. La cour était déserte. Une porte à l'arrière donnait sur ce qui devait être la cuisine. Sous les pommiers, l'odeur des fruits me faisait somnoler. Je m'étais levé et j'avais longé la grange, pour voir ce qu'elle faisait. Elle avait cassé une vitre et était entrée. Après un moment, elle était ressortie, en prenant soin de fermer la porte derrière elle. Le sac était plein. Lidie avait sauté par-dessus la clôture et s'était dirigée vers le verger. Elle s'était introduite sous les pommiers. Je l'avais suivie à distance. Elle avait emprunté le même chemin pour revenir. Elle s'était faufilée entre les cèdres bordant la maison. J'y étais arrivé à mon tour, pendant qu'elle montait les marches de la véranda.

Le sac vide sur la table continuait de s'affaisser à cause de l'humidité. Lidie avait allumé la télévision. J'entendais des voix de dessins animés. La poussière de bois provenant de l'appentis entourait maintenant la maison. Elle a étouffé le bruit des grillons. On ne voyait plus à l'extérieur.

L'autobus tourne sur une nouvelle rue. Les gratte-ciels s'éloignent et nous accélérons pour monter une colline. En arrivant en haut, l'ombre revient avec les arbres. Elle s'étire

en bandes semblables à des algues jusqu'aux boîtes aux lettres des maisons. Le bleu a disparu, remplacé par un turquoise qui ourle les feuilles. Père disait qu'auparavant il n'y avait aucune maison en haut de la colline, seulement un lac où les gens de la ville venaient se promener. On pouvait en faire le tour en une demi-heure. L'onde ne se troublait pas. Le soir, les constellations s'y réfléchissaient. Un jour, quelques personnes s'étaient mises en tête de monter jusqu'en haut non pas pour voir le lac, mais sur des buggys tirés par des chevaux, en transportant des tuyaux qu'ils avaient ensuite raccordés jusqu'à la ville. Ils avaient emprunté les mêmes sentiers que les promeneurs, ceux qui allaient flâner autour du lac les dimanches, bien habillés, avec des ombrelles pour les dames et des chapeaux pour les hommes. Ils étaient descendus des buggys et avaient décidé ce jour-là qu'il fallait canaliser toute cette eau jusqu'au réservoir de la ville, pour ne plus avoir à se tracasser avec les réserves. Père racontait que son père avait vu l'eau s'évaporer en trois semaines, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire sortir des tuyaux que de la boue et des grenouilles. Une fois qu'il avait séché, ils avaient remblayé le trou et commencé à construire et à vendre des maisons. Père racontait que ces mêmes personnes avaient réussi à devenir conseillers et élus municipaux, même que l'un d'eux avait fini par être nommé maire.

La ville s'enfuit par la vitre arrière. Les immeubles se sont ramassés les uns sur les autres en lignes de fuite. Par la fenêtre, l'ombre sur les arbres sent la terre mouillée. Elle inonde la rue. De vieux immeubles appartements en briques sont érigés là où devait se trouver le lac. Entre eux se suivent, sous la voûte formée par les branches, des maisons aux clôtures en bois peint avec les numéros de porte gravés. Les voitures et les fenêtres aux étages scintillent discrètement. L'homme dans l'allée s'est avancé. Il tient encore son journal contre lui. Son bras cache la moitié des lettres. Il se penche pour voir le prochain

arrêt et sonne. Il attend que l'autobus soit immobilisé pour continuer et sortir. La même lumière oblique suit ses pas sur le trottoir. Le bus repart. Il doit être neuf heures.

Père avait battu la terre une première fois, puis je l'avais retournée à mon tour avec la pelle. L'odeur remontait à chaque coup. Nous avons travaillé tout l'avant-midi, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien autour de la maison qu'un amas informe de terre noire et humide. Alors seulement nous nous sommes arrêtés. Père a planté sa pelle dans le sol. Il a sorti un fichu de sa poche puis il l'a passé sur son visage avant de le poser sur la poignée de la pelle pour qu'il sèche. Les plantes et les fleurs que l'on avait enlevées étaient empilées sur le côté au soleil. Quelques-unes commençaient à s'affaisser sous la chaleur. On aurait dit qu'il y avait quelque chose au loin, comme un feu de forêt qui aurait amené toute cette poussière et cette chaleur s'amoncelant au vent et finissant par se substituer à lui. À force de travailler dehors, l'air goûtait la cendre.

La terre retournée a fini par sécher et pâlir. J'ai dit : « Est-ce que l'interdiction d'arroser est terminée ? » Père n'a pas répondu. Il fixait la plate-bande. Puis, reprenant le fichu pour s'essuyer : « Non, pas que je sache. » Les mots eux-mêmes se perdaient dans la poussière. Il a passé le tissu sur son visage. Ses doigts noircis ressemblaient à du bois calciné. Il a continué, en parlant au travers du fichu : « On ne peut toujours pas faire sortir une seule goutte. Il n'y a aucun nuage, pas un seul. Même cette poussière n'en forme pas.

- Ils ont dit en ville qu'il pleuvrait cette nuit.
- Ils ? Qui a dit ça ?
- Arthur et Tom. Ils étaient à la station, en attendant le bus. Ils en discutaient quand je suis arrivé.

- La station d'autobus au centre-ville ?
- Oui, après l'école. C'est surtout Arthur qui en parlait. »

Ses yeux m'observaient sans me voir. Le reste de son visage était resté derrière le fichu, une ligne bleue tenue par un carré blanc. « Ton ami Arthur, c'est ça ?

- Oui.
- Celui qui voulait te vendre des cigarettes ?
- Non. Enfin oui, mais il ne l'a plus fait. Pas depuis que tu es allé voir son père.
- Il fume ?
- Il ne l'a fait qu'une seule fois.
- Pourquoi est-ce qu'il trimbale des allumettes et des cigarettes avec lui, s'il ne fume pas ?  
Surtout avec cette chaleur, elles pourraient bien finir par s'allumer toutes seules.
- Il les prend chez lui avant de sortir. Il aime bien les dessins qu'il y a sur les cartons d'allumettes. Ils changent parfois et Arthur en fait une collection. Il en a plusieurs, sauf qu'il finit par les utiliser pour tout et n'importe quoi. »

Le fichu était devenu noir. Il l'avait replacé sur la poignée de la pelle. L'ombre de la maison se mêlait à celle des arbres. Dans les fenêtres à l'étage, on distinguait à peine le reflet des feuilles. Père a dit « Allons boire de l'eau, sinon on finira par sécher sur place. » Nous avons marché sur la terre retournée. Pour ne pas salir les marches, Père et moi avons enlevé nos bottes au pied de l'escalier. Le chiffon ne bougeait pas sur la pelle, comme si on l'avait cloué. J'ai suivi Père jusqu'à la cuisine. Il a pris la cruche d'eau en laissant la porte du frigo ouverte. Il s'est placé dos à la fraîcheur et a bu d'un trait. J'ai dû avaler plusieurs gorgées avant que le goût de la poussière ne parte.

Comme si la conversation ne s'était jamais arrêtée, Père m'a demandé : « Arthur fait la météo maintenant ?

- Il a dit avoir pris l'info à la radio, celle de la station.
- Tout le monde l'a entendu, qu'il allait pleuvoir ce soir ?
- C'est seulement Arthur qui a dit ça. Il disait cette nuit, après minuit.
- Arthur, c'est lui qui a une année de plus que toi ?
- Non, il fait comme si c'était le cas. »

Dans le frigo, la pinte de lait perlait. Avant de retourner dehors, Père a pris la moitié de l'eau qui restait dans mon verre et l'a vidé. Ensuite, il a replacé la cruche et a fermé la porte. En retournant vers l'entrée, j'ai vu que les fenêtres du salon étaient ouvertes. Père est allé les refermer et le bruit des feuilles a cessé. On pouvait entendre parfois dans le salon le vent jouer dans le tremble près de la fenêtre et imiter le bruit de la pluie. Nous sommes ressortis dans la chaleur, sur la véranda, pour remettre nos bottes. Les miennes avaient de la terre à l'intérieur. Pendant que je les retournais pour les secouer, Père a dit : « Il faut attendre que toute cette terre soit complètement sèche pour l'ôter de là. Ensuite, on pourra refaire les plates-bandes et y planter les fleurs. » L'ombre de la maison avait tourné. Elle nous enveloppait avec les fleurs sur le côté. « En attendant, on va aller en ville, voir si cette histoire de pluie est vraie. J'ai des achats à faire également. On replantera tout ça à notre retour, juste avant l'heure du souper. » Il est retourné dans la maison pour prendre les clés de la voiture, sans enlever ses bottes. En revenant, il portait sa casquette. L'ombre qu'elle faisait lui cachait la moitié du visage. Seule sa bouche étant illuminée. Nous sommes allés jusqu'à la voiture, en longeant la pénombre de la haie de cèdres. En ouvrant la portière, Père a dit : « Où est ta sœur ?

- Aucune idée. Je croyais qu'elle était dans la maison. »

Nous nous sommes assis dans l'automobile. J'ai levé la tête pour voir la chambre de Lidie à l'étage. Elle avait laissé la fenêtre ouverte. Même à l'ombre, la banquette collait sous les cuisses. Père a tourné la clé dans le contact. J'ai ouvert la fenêtre et bouclé ma ceinture tandis que la voiture reculait dans la cour. Nous avons quitté le gravier pour prendre le chemin de terre. La voiture a pris de la vitesse, faisant entrer l'air à l'intérieur. La maison disparaissait, avalée par la haie de cèdres et les arbres. Père a regardé des deux côtés à l'intersection, ensuite la voiture a tressauté en montant sur la route asphaltée. Le paysage défilait. J'ai sorti ma main dehors pour sentir l'air. Le vent gonflait ma paume et faisait reculer mon bras. Dans le rétroviseur, on ne voyait plus que les collines. Elles déclinaient et s'essoufflaient. Elles ont disparu dans la poussière soulevée par la voiture. J'ai tourné le bouton de la radio mais elle ne fonctionnait pas. Père a dit : « Quelle heure tu crois qu'il est ? » Il portait sa montre brisée au poignet. Il la gardait par habitude. Le soleil irisait le cadran. J'ai dit : « Ça doit bientôt être l'heure de dîner, non ?

- Je croyais t'avoir expliqué comment faire pour le savoir.

- Non, c'était avec Lidie.

- À Lidie et à toi. Alors, quelle heure il est ? »

J'ai observé le soleil et l'angle qu'il faisait. Les ombres étaient droites. J'ai répondu : « Il doit être près de midi. »

Il a fait signe de la casquette. Des gouttes de sueur encadraient son visage. Il a fouillé inutilement dans ses poches, pour prendre le fichu resté sur la pelle. Sa casquette voilait toujours ses yeux. La ligne d'horizon bondissait et zigzagait là où les champs laissaient la

place aux arbres. Je l'ai suivie de la main. Après un moment, j'ai demandé : « Est-ce qu'on va dîner en ville ? »

- Peut-être. On verra. »

Les maisons devenaient moins espacées. La poussière nous suivait. J'ai dit : « Arthur s'est sûrement trompé, pour la pluie. Peut-être qu'il voulait juste se payer notre tête. » Père ne semblait pas entendre. Il s'est gratté la gorge et a replacé sa casquette. Les gouttes perlaient depuis son front jusqu'au menton. Il a détaché sa montre pour la placer sur le tableau de bord. Nous nous sommes arrêtés à un feu rouge. La chaleur irradiait du capot de la voiture. En repartant, Père a pris à droite. « On n'allait pas en ville ? »

- Pas par cette route. Je dois aller à quelque part avant. »

J'ai laissé retomber la main contre la portière. Les champs avaient fait place à des terrains vagues et à des commerces. Des lignes électriques ondulaient en suivant la route. Elles s'étiraient d'une bâtisse à l'autre. Quelques oiseaux se reposaient dessus. Avec la chaleur ils restaient immobiles et endormis. Père a demandé : « Sais-tu où nous sommes ? »

- Je crois que c'est le quartier industriel.

- Ça a déjà été autre chose. On venait ici pour se promener en voiture ou à pied. Il n'y avait pas toutes ces bâtisses, juste une plaine. Même qu'il y avait un parc, avec une fontaine, et des forains quelquefois venaient monter leurs chapiteaux. Ils ont dû faire construire et enfouir près d'un kilomètre de tuyaux depuis la ville pour alimenter la fontaine.

- L'eau qu'ils ont vidée, celle du lac ?

- Celle-là même. Ils ont dû tout raser. »

Des fleurs rêches et pâles par endroits poussaient dans l'asphalte. Nous avons roulé un moment avant de tourner à nouveau en direction de la ville. Père a ralenti en approchant d'un commerce. Nous nous sommes stationnés devant. Les gens circulaient par les portes automatiques. Elles coulissaient parfois sans qu'il n'y ait personne, puis quelqu'un en sortait et les portes se refermaient sur son ombre. Père a arrêté la voiture. « Garde l'auto, je reviens dans cinq minutes. » Il est sorti et s'est dirigé vers le commerce. Sa silhouette sur le sol l'a devancé lorsqu'il est entré. Sans le vent, la chaleur grimpait dans la voiture. Elle se dilatait et comprimait mes tempes. J'ai observé les gens aller et venir. Le soleil rutilait sur les voitures. J'ai attendu encore un peu, jusqu'à avoir trop mal à la tête. Je suis sorti en laissant la portière ouverte. Les nuages étaient dispersés. La chaleur montait en déformant l'air. Elle enserrait ma tête. Je me suis dirigé le long de la façade du commerce, à l'ombre près de l'entrée. De là je ne voyais plus la voiture. Après un moment, la sensation d'oppression s'est dissipée. Père a fini par sortir. Il n'a pas vu que j'étais là et s'est dirigé vers la voiture. Il avait un disque en métal dans les mains. Sa silhouette a traîné derrière lui. Je me suis dépêché. Il était arrivé à la voiture, il regardait ma portière laissée ouverte. Je n'ai rien dit. Je me suis assis à l'intérieur. La portière me brûlait les doigts. Père restait debout avec son disque. De près, j'ai vu qu'il s'agissait d'un baromètre. Sans se pencher, il a dit : « Tu étais censé rester ici. Tu devais surveiller la voiture.

- Le soleil était trop chaud. J'attendais près de l'entrée. »
- Tu as laissé la porte ouverte. On aurait pu se faire voler. »

Sans rien ajouter, il s'est assis et a démarré la voiture. Sa casquette voilait de nouveau ses yeux. Je me suis attaché. Nous avons quitté le stationnement vers la route, en direction de la ville. Cette fois, nous avons suivi le même trajet que l'autobus. J'ai dit : « Désolé, il



faisait trop chaud. » Père a feint de ne pas entendre. Il avait posé le baromètre sur le tableau de bord. La circulation devenait plus dense. Nous sommes passés devant le collège. L'odeur du paillis s'est engouffrée dans la voiture. J'ai ressorti mon bras pour sentir le vent. Parfois, la voiture roulait dans la pénombre des immeubles et je pouvais sentir la fraîcheur sur ma main. Je me suis rappelé qu'il était presque l'heure du dîner.

Père a garé la voiture dans un stationnement au milieu des gratte-ciels. La clarté n'arrivait pas jusqu'en bas et demeurait sur les façades des édifices. On aurait dit un espace oublié, laissé intact depuis des années. Il y avait un restaurant au milieu. Il ressemblait à une boîte à savon sur pilotis. Nous avons remonté les vitres et nous sommes sortis. Père a verrouillé. Un néon bleu grésillait au-dessus de la porte du restaurant, allumé même en plein jour à cause de la pénombre. Une clochette a tinté au-dessus de la porte. Père est allé au comptoir et s'est assis. La cuisine était à l'arrière, derrière un zinc délimitant l'espace de service. Une serveuse en est sortie avec des plats. Elle portait un tablier blanc noué à la taille, les cheveux retenus en un chignon. Des mèches couraient le long de ses joues. Une horloge était accrochée au-dessus des cafetières fumantes.

Père consultait le menu. Je me suis assis à sa gauche, pour ne pas voir l'horloge, sans quoi je n'aurais pas arrêté de la regarder. Père a déposé le menu et sa casquette sur le comptoir, à côté du napperon et des ustensiles. La serveuse est retournée derrière le zinc avec des assiettes vides. Elle est revenue avec un calepin et un stylo. Père a commandé un café et moi un jus. Quelque part la radio jouait. Les conversations des clients s'y mélangeaient. La serveuse est revenue avec une tasse et mon jus. Elle a sorti son calepin. Père a ouvert un sachet de sucre en commandant. La serveuse s'est tournée vers moi. J'ai dit : « Quelle heure il est ? » Elle m'a répondu : « Y a l'heure juste là, mon bonhomme. »

J'ai répété : « Quelle heure il est ? » Elle a dit : « Sais-tu lire l'heure sur une horloge ? » Père a répondu : « Bien sûr qu'il sait. » Elle s'est tournée et a dit : « 13h10. » J'ai demandé : « Servez-vous encore des déjeuners ? » Elle a répondu : « Plus aucun depuis onze heures. » J'ai feint de regarder le menu. « Je prendrai simplement un toast, dans ce cas. » Elle a répété : « Plus depuis onze heures, mon bonhomme. » J'entendais les tintements et les raclements de la cuisine. J'ai dit : « Alors ce sera un sandwich. » Elle est repartie sans l'avoir noté. Père a versé du lait dans son café en mélangeant avec la cuillère. Un ventilateur tournait au plafond. Il allait trop vite pour que l'on en distingue les pales. J'ai dit : « Est-ce qu'on est venu jusqu'en ville pour savoir s'il va y avoir de la pluie cette nuit ? » Père a pris le temps de terminer sa gorgée puis a posé sa tasse. Elle faisait un cerne sur le napperon. « Nous ne sommes pas en ville que pour ça. » La serveuse est revenue. Elle a déposé l'assiette de Père et mon sandwich. Père l'a remerciée. Il a planté le couteau dans sa viande et l'a découpée en morceaux. Je me suis mis à manger. Père me regardait du coin de l'œil. Il a dit : « Tu ne bois pas ton jus ? » J'ai fait non de la tête et il a bu une gorgée, après quoi nous avons mangé en silence, accompagnés des voix et du bruit provenant de la cuisine. Je n'ai rien laissé d'autre dans l'assiette que les cure-dents. La serveuse est revenue avec sa carafe. Père lui a dit non et a demandé l'addition. J'ai dit, pendant qu'il se levait : « Je peux payer ma part, je peux payer mon sandwich. » Il avait déjà sorti les billets de sa poche. Il a fait signe à la serveuse de garder la monnaie et nous sommes sortis. J'ai descendu sous le néon, en me dirigeant vers la voiture. Père était resté devant la porte. Il m'a dit de l'attendre et il est retourné à l'intérieur. Je le voyais dans la vitrine. Il parlait à la serveuse. Elle tenait toujours sa carafe d'une main et de l'autre donnait des indications. Ses lèvres rouges ressortaient plus foncées en bougeant à travers la vitre.

Je me suis assis dans les marches pour ôter mes bottes et faire sortir ce qui restait de terre. La porte a tinté et Père est arrivé. Il a descendu les marches. Nous sommes allés jusqu'à l'automobile. Il a déverrouillé et nous nous sommes assis dans la chaleur sans parler. Nous avons quitté les gratte-ciels pour rejoindre le boulevard et le trajet de l'autobus. La clarté est revenue, ondulant sur les voitures entre les silhouettes des immeubles. Père a dit : « La station est à environ deux rues d'ici ? » Je l'ai regardé pendant un moment, sans comprendre, puis j'ai répondu : « Mais il ne sera plus là, Arthur sera déjà parti. » Il n'écoutait pas et fixait la route. Père s'est arrêté à une intersection. J'ai dit : « C'est à droite, là. Il doit y avoir un espace pour se garer. » La lumière a changé. Père a mis son clignotant et s'est placé sur le côté. Il n'avait pas arrêté le moteur et observait, penché sur son volant. Il a regardé dans son rétroviseur avant d'ouvrir la porte. Le moteur tournait toujours, avec le clignotant allumé. Père s'est dirigé vers la station. Des autobus partaient et arrivaient. Il s'est faufilé entre eux jusque dans le bâtiment. J'ai coupé le moteur et je suis sorti à mon tour. Une fois à l'intérieur, j'ai dû m'habituer à la pénombre. Père était à la billetterie et parlait avec un employé. Ils discutaient à travers l'ouverture du guichet. J'ai entendu Père dire : « Vous pourriez monter le volume de la radio ? » Il s'est reculé en regardant dans les airs, sans attendre de voir si l'employé avait compris. Il s'est placé sous un des haut-parleurs. Le volume a augmenté dans le tumulte de la station. Père portait toujours sa casquette bleue, délavée, de la couleur des fleurs séchées et fanées placées dans un bouquin. Il se tenait immobile et droit sous l'amplificateur. Une voix automatisée entrecoupait parfois la musique. Père regardait en l'air, comme si le fait de voir la source du bruit pouvait le rendre tangible. Dehors, la voiture clignotait toujours. Des passants se retournaient pour la voir. La musique s'est arrêtée et on a entendu une nouvelle voix. Père

s'est raidi sur la pointe des pieds. Il semblait suspendu au beau milieu de la station comme une ballerine grotesque entre les gens qui circulaient autour de lui de part et d'autre. La voix s'est éclip­sée et la musique a repris. Il a baissé la tête vers l'entrée. Je ne voyais pas son visage. Je me suis avancé vers lui. J'ai vu à mon tour ce qu'il fixait à travers la porte vitrée. Père a remarqué que j'étais là. On aurait dit qu'il savait déjà ce que j'avais vu. Il s'est retourné brusquement. Sa casquette est tombée par terre. J'ai enfin aperçu son visage, les traits calmes et pourtant tirés qui refoulaient quelque chose comme de la colère et de la honte. Sans que je m'en sois rendu compte, il avait levé et posé les bras vers moi. Je les ai sentis seulement lorsqu'il s'est mis à me secouer, sans violence mais avec frénésie, comme pour me sortir d'un rêve. J'ai entendu les mots sortir de ma bouche avant de les prononcer, à rebours, quelque part entre ma gorge et mes lèvres, comme si ma voix désormais ne m'appartenait plus et vivait d'elle-même, sans me rendre compte que je prononçais les mots tout haut pour la première fois : « Tu savais qu'elle serait là, c'est pour ça que tu voulais venir jusqu'ici ? Tu savais déjà que tu allais la trouver ici ? » Les yeux tristes de Père sont tombés dans les miens. Ils pleuraient sans larmes. Je me suis rendu compte qu'il devait savoir depuis le début, depuis la quincaillerie, où j'avais laissé la portière ouverte, que quelque chose manquait sur le tableau de bord. Il ne l'avait pas dit et avait laissé les choses aller, jusqu'à ce qu'elles arrivent d'elles-mêmes là où elles devaient être, sans avoir à les forcer, simplement grâce à la patience.

Par la porte vitrée, on pouvait voir Lidie au coin de la rue en train d'essayer de vendre la montre brisée de Père à des passants et à des inconnus. J'ai senti Père me lâcher. J'ai vu que Lidie et lui avaient tous les deux le même genre d'expression sur le visage, mais pour des raisons différentes ; Père avec sa colère retenue, cette indignation proche de

l'esclaffement et Lidie avec sa moue habituelle, la bouche atone, les yeux moqueurs comme remplis d'une hilarité sourde, comme si tout cela n'avait jamais été et ne serait jamais qu'une farce.

Le bus s'immobilise et quelques passagers descendent. J'attends qu'ils soient dans l'escalier pour me lever à mon tour. En longeant l'allée, je sens à nouveau l'orange dans ma poche. L'ombre piquetée des arbres s'étire sur le trottoir. Les autres passagers sont déjà loin. Ils se sont dispersés, certains ont traversé la rue. Je traverse à mon tour jusqu'aux immeubles à logement.

La rue est en pente douce. Je me laisse descendre, en suivant des yeux les numéros de porte. Un immeuble en briques est voilé en partie par les chênes. L'adresse est inscrite sur la vitre du hall d'entrée. Aux étages, les fenêtres sont ouvertes, la plupart cachées par des rideaux. Je vais m'asseoir de l'autre côté sur un banc leur faisant face. L'ombre du chêne est trop courte, elle laisse mes mains et mes jambes dans le soleil. Je fouille dans ma poche et je sors l'orange. Je défais la pelure. Les lambeaux tombent en pétales sur le trottoir. Le jus de l'orange colle dans mes mains. Ce doit être l'heure du dîner. À l'une des fenêtres, on peut voir derrière le rideau le rond jaune que fait le plafonnier. Je passe une main sur mon pantalon pour essuyer le jus. Le rideau n'a pas bougé du tout. La lumière est toujours là. Elle cligne parfois lorsque quelqu'un passe devant. Après quelques minutes, je me lève et remonte la pente jusqu'à l'arrêt d'autobus pour me dégourdir. De là je peux voir le logement, mais pas la fenêtre. Je redescends un peu et m'adosse au muret. Je vois à nouveau le plafonnier derrière le rideau. Sous le banc, des oiseaux se sont amassés autour des pelures. La pénombre bleue du matin traîne encore sur leurs plumes, mêlée à un vert d'eau.

Après un moment, l'ombre du chêne se décale. Elle avance sur l'asphalte comme l'eau sur une berge. Le vent passe. Il fait ployer les arbres et leurs silhouettes sur la rue tanguent avec eux.

Les fenêtres donnaient sur la rivière. Un chien s'est mis à aboyer. La maison surplombait une colline en pente douce. En bas, à la rivière, des enfants jouaient. Ils criaient et les aboiements du chien faisaient écho à leurs voix. Je me suis approché des fenêtres pour mieux les observer. Ils n'avaient pas de maillots et se baignaient avec leurs vêtements. Leurs souliers étaient pêle-mêle sur la pelouse. Lidie était restée dans l'entrée.

La femme souriait, ou plutôt sa bouche restait neutre tandis que le reste de son visage donnait l'impression de sourire. Elle nous regardait debout dans la salle à manger et attendait. Père est sorti de la salle de bain, les mains encore mouillées. Il les a essuyées le long de ses jambes. « Merci encore. C'est très gentil de votre part de bien vouloir les garder. Je sais qu'ils sont en trop ici, que vous devez déjà veiller sur les autres. J'espère qu'ils ne vous causeront pas de soucis.

- Aucun problème, monsieur Deleûvenne. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire d'autre...

- Non, non, bien sûr que non, c'est déjà très bien. »

Il regardait lui aussi en direction de la rivière. On entendait le ruissellement de l'eau et les éclats de rire. Il a dit : « Je vous ai écrit sur un papier l'adresse et le numéro de téléphone.

- Très bien. Il n'y a pas de problème, je vous assure. Je suis là pour garder Dorrie et Henri.

Leurs amis restent aussi à coucher, alors deux de plus ou de moins...

- Merci encore, merci beaucoup. »

Père lui a donné le bout de papier. Lidie n'avait pas bougé du tapis de l'entrée. Elle semblait ailleurs. Elle observait l'intérieur de la maison. Père a consulté sa montre. « J'appellerai, pour donner des nouvelles. » Il allait rajouter quelque chose mais il s'est ravisé. Il a fait signe de la main et est sorti. Aussitôt que la porte s'est refermée, Lidie est sortie de son apathie. Elle s'est avancée sans se déchausser. La femme a dit : « Il faut laisser les souliers dans l'entrée. » Lidie est revenue sur le tapis pour les ôter, ensuite elle nous a rejoints dans la salle à manger. Une peinture était accrochée au-dessus d'un vaisselier. Lidie a demandé : « C'est vous qui avez peint ça ?

- Non. Ce n'est pas chez moi, ici.
- Nous sommes chez qui alors ?
- C'est la maison de Dorrie et Henri. Leurs parents ne sont pas là. C'est moi qui vous garde.
- C'est quoi votre nom ?
- Evna.
- Comme celle du jardin, avec Adam ?
- Non, pas Ève. Juste Evna. »

Lidie lui parlait en fixant la peinture, comme si c'était aux couleurs et aux traits qu'elle s'adressait. Evna s'est approchée des fenêtres. Le chien continuait d'aboyer.

Lidie est allée s'asseoir à table. La sueur perlait sur ma nuque jusque sous mon chandail. Dans la cuisine, la porte avait été laissée ouverte. Lidie a dit : « Il y a un chien, là-bas. C'est le vôtre ?

- Oui.
- Les gens qui habitent ici, ils vous laissent l'emmenner ?

- Ils y sont habitués. Les enfants l'aiment beaucoup. »

Je me suis rendu compte qu'Evna ne la regardait pas non plus. Elles ne s'étaient pas croisées du regard depuis notre arrivée. Quelque chose mijotait dans la cuisine. L'odeur se répandait partout dans la pièce. De la fumée s'échappait d'une grande casserole, décuplant la chaleur.

Je me suis rapproché pour voir par la porte. Un des enfants s'amusa à fouetter l'eau avec une branche. Chaque fois, elle claquait à la surface. J'ai entendu Evna me dire : « Tu devrais y aller, Sam. » J'ai descendu la pente jusqu'à la rivière. Personne n'a remarqué ma présence. Je me suis assis dans le gazon en les regardant. Ils étaient plus jeunes. Les garçons se disputaient pour savoir qui pouvait garder la branche. Deux fillettes jouaient plus loin. Elles collectionnaient des pierres sur la berge qu'elles sortaient de l'eau après y avoir plongé la main. Le garçon qui n'avait pas la branche est sorti pour prendre un ballon. Il l'a lancé à l'autre et les fillettes les ont rejoints. L'une d'elles a dit : « Faut que ce soit Henri en premier, sinon ça ne sera pas dans le sens des aiguilles d'une montre.

- On avait dit dans l'autre sens.

- Non, ensuite on a dit dans ce sens et c'est comme ça depuis, alors le ballon doit aller à Henri. »

Ils ont lancé le ballon au premier garçon. En me retournant vers la maison, je me suis demandé de quoi elles pouvaient parler là-haut. Le chien était couché dans le gazon et suivait le ballon avec sa tête. Ils s'étaient trompés de nouveau. La fillette du nom de Dorrie gesticulait et frappait l'eau. « Non ! Pas comme ça ! Cette fois c'était à moi de l'avoir !

- Dorrie, t'auras le ballon juste après.

- Non, non, non !



- D'accord, alors attrape-le ! »

Henri a lancé le ballon de toutes ses forces. Il est passé par-dessus Dorrie et a atterri sur l'autre berge, dans les hautes herbes. Le chien a bondi aussitôt dans l'eau pour aller le chercher. L'autre fille a alors dit : « T'as vu ce que t'as fait ? Va falloir aller le chercher maintenant, avant que le chien ne le prenne.

- Il faudrait se dépêcher, a dit le deuxième garçon. Là, les roches sont plates, on peut y monter. »

Dorrie a avancé dans la rivière. On entendait le clapotis qu'elle faisait. Elle a grimpé sur les pierres et les herbes ont mangé ses jambes. Elle est arrivée où devait se trouver le ballon, mais au même moment le chien est retourné dans l'eau. Il tenait le ballon dégonflé dans sa gueule. Quelqu'un a dit : « Bon sang ! Je savais que ça ferait ça ! » Le chien a traversé la rivière. Il est revenu à sa place sur le gazon avec le ballon crevé. L'eau a changé la couleur du gazon autour de lui. Ils se sont rendu compte de ma présence. Je leur ai fait signe de la main pendant que les garçons retournaient prendre la branche qu'ils avaient laissée. Les filles continuaient de chercher des pierres dans l'eau. Dorrie m'a demandé : « Tu dis que tu as une sœur ? Elle est où ?

- Là-haut, dans la maison. Elle est restée avec Evna. »

Elles devaient avoir environ huit ans. Henri et son ami étaient un peu plus vieux. Dorrie a pris l'une des pierres et l'a rejetée à l'eau. Elle a dit à son amie que les pierres devaient avoir du bleu à l'intérieur. *Comme le bleu de la mer ou du ciel dans la mer Les nuages gris pommelés roulant en dessous Un miroir et une fenêtre.*

Le chien avait délaissé le ballon pour un bout de bois. Les garçons dans la rivière s'amusaient maintenant à rester le plus longtemps possible la tête sous l'eau. Le chien a

aboyé et s'est redressé. Il est resté sur la berge, en pointant l'eau du museau. L'amie de Dorrie a dit : « Oh, ça va ! Ça suffit maintenant !

- Non, regarde ! Il y a quelque chose qui bouge, là !

- Oui, j'ai vu aussi ! Ça vient de le refaire. »

La surface s'est brouillée, l'eau s'est cassée en deux. La chose a brillé au-dehors avant de briser l'onde de nouveau. « Regardez ! Ça a sauté !

- Ce doit être un saumon, a dit Henri. Ils remontent la rivière à ce temps-ci de l'année. »

Dorrie longeait la berge. Les autres avaient cessé leur jeu et scrutaient l'eau. Plus loin, on a entendu le même clapotis, suivi de la courbe argentée « Ouah, a dit Henri, vous l'avez vu ? Là-bas ! Vous l'avez vu sortir ?

- Ça devait être le même. »

Le chien s'était recouché. Il continuait de fixer l'eau en aboyant de temps à autres. Il y en avait qui sautaient et éclaboussaient. On voyait alors leurs têtes et leurs écailles scintiller. Le chien se redressait à chaque fois et se recouchait ensuite, en attendant qu'un autre réapparaisse. Dorrie et son amie sont sortis de l'eau. Dorrie a tordu son chandail entre ses mains. Elle s'est assise en indien près du chien pour lui caresser la tête. En haut, dans la maison, la silhouette d'Evna est apparue à l'une des fenêtres. Elle a sifflé entre ses doigts. Les garçons sont sortis à leur tour. Le soleil s'était déjà couché derrière les arbres. Evna est arrivée avec des serviettes. « Allons, séchez-vous, c'est l'heure de manger. »

Nous avons remonté la colline. « On a vu des saumons, ils nageaient à contre-courant. L'un d'eux est passé juste entre mes jambes et a frôlé ma cheville.

- C'est pas vrai, il est passé à plus d'un mètre de distance. Je l'aurais vu sinon, j'étais juste à côté.

- Le chien aussi, il les a vus. Il voulait en manger quelques-uns.
- Allons, venez. »

Evna a poussé la porte. Je suis arrivé le dernier. Je m'attendais à voir Lidie assise à table, mais elle n'était plus là. J'ai hésité à faire entrer le chien. Evna a dit de le laisser à l'extérieur. Tous étaient assis. Lidie devait être ailleurs à explorer la maison. La casserole était posée au milieu de la table. Evna a distribué les assiettes. Ses mains sortaient de la fumée puis y entraient. Elle avait apporté une carafe d'eau. Je m'en suis servi, ensuite j'ai commencé à manger. Des gouttes de sueur tombaient dans mon assiette. Les autres parlaient encore de la rivière et des poissons. Ils riaient, mimaient le dégoût de Dorrie. Elle a fini par se fâcher et a délaissé son assiette. Nous avons presque terminé lorsque Lidie est apparue. Quelque chose scintillait à son oreille. Ils sont tous sortis de table en même temps. Ils se sont dirigés vers le salon. Lidie a pris une assiette et s'est servie. Il n'y avait déjà plus de fumée. Elle a commencé à manger. Le scintillement à son oreille avait disparu. Elle a dit : « Alors, j'imagine que nous allons coucher ici ?

- Oui.
- Et demain soir ?
- Probablement.
- Il y a de la place, pour nous ? Des lits ?
- Vous ferez du camping cette nuit. On verra pour demain.
- Du camping ? Dans une tente ? Sur le sol ?
- Il fait assez chaud. Vous n'aurez même pas besoin de couvertures. »

Lidie s'est servie de l'eau. Elle ne suait pas. Dehors, le soleil était entièrement passé derrière les arbres. Il ne restait que le bruit de la rivière. J'ai demandé où étaient les toilettes.

À l'entrée le tapis a étouffé mes pas. J'entendais le timbre des voix provenant du salon. J'ai ouvert la lumière de la salle de bain. Les serviettes étaient accrochées sur la tringle. L'eau gouttait dans le bain. J'ai ouvert le robinet et laissé couler un moment. Je me suis mouillé les mains et aspergé le visage pour me refroidir. J'avais oublié leurs voix avec le robinet. Je les entendais à travers le mur. La chaleur est partie. J'ai refermé la lumière. Au salon, ils étaient tous assis sur le canapé. L'un d'eux se tenait debout devant les autres. Il gesticulait en silence. « Je l'ai ! C'est donner sa langue !

- Dorrie, tu dois dire *donner sa langue au chat*, et non juste *donner sa langue*.
- Est-ce qu'on accepte sa réponse ?
- D'accord, c'est bon. Vas-y Dorrie, c'est à ton tour. »

L'ami d'Henri est revenu s'asseoir. Dorrie s'est installée devant. Elle a commencé à mimer quelque chose. Tout le monde regardait. Je me suis adossé au mur. Elle faisait des gestes en l'air, comme si elle cueillait quelque chose. Elle a répété plusieurs fois le même mouvement, en l'accentuant à chaque fois. Ses lèvres frémissaient. Son amie a fini par dire : « Cueillir le jour ? » Dorrie a fait non de la tête et a répété son geste. Personne d'autre n'essayait. Henri s'est tourné vers moi et a dit : « Toi, tu crois que c'est quoi ? » Ils me regardaient tous. J'ai dit : « La pomme de discorde » et Dorrie a arrêté de mimer. Elle est retournée s'asseoir sur le canapé. Le garçon a dit : « Quoi ? La paume des cordes ?

- Non, il a dit *la pomme de la discorde*.
- Comment il a fait pour savoir ? Hé, comment as-tu deviné ?
- À cause du geste, parce qu'elle cueillait une pomme. »
- Tu connaissais cette expression ? Toi aussi, Dorrie ? »

Ils ont recommencé à parler ensemble. *Une pomme d'or provenant du jardin Il enleva la femme de Troie et déclencha une guerre.* Maman relevait ensuite ma tête de son épaule pour pouvoir fermer le livre. Je feignais de dormir. La lampe grossissait nos ombres sur les murs de ma chambre.

Je les ai écoutés un moment. La chaleur était revenue. Ils parlaient maintenant de la rivière. « Moi, je suis sûr qu'il y en a.

- Mais non, sinon tu en aurais encore plein sur toi.
- J'en ai eu, une fois. Elles se cachaient sous mes vêtements. Je m'en suis rendu compte seulement une fois rendu chez nous. »

Dorrie a fait une grimace et a secoué son chandail. Le garçon a ensuite dit : « Il n'y a pas de sangsues ici parce qu'il y a trop de courant.

- N'empêche, il pourrait bien y en avoir.
- Vous croyez que les poissons les mangent ?
- Peut-être. Ça et d'autres trucs, à voir la grosseur qu'ils ont. »

Je me suis glissé en dehors du salon et je suis revenu sur le tapis. Il n'y avait plus personne dans la salle à manger. Le chien, couché sous la table, m'a reniflé en passant près de lui. Une main depuis l'extérieur retenait la porte de la cuisine. Evna est apparue dans l'encadrement. « As-tu vu ta sœur ?

- Non.
- Lidie n'était pas au salon avec vous ?
- Je croyais qu'elle mangeait.
- J'ai été chercher le chien dehors et quand je suis rentrée elle n'était plus à table. »

Elle ne semblait pas en colère ou fâchée, elle exprimait plutôt un fait, comme si elle avait lu le journal à haute voix. Sous la lumière de la cuisine, j'ai remarqué ses yeux pairs. J'ai dit : « Elle doit être retournée dehors, à la rivière. Elle n'est pas venue dehors tout à l'heure, elle a dû vouloir y aller pendant qu'il n'y avait personne. »

Elle regardait par la porte entrouverte. Des moustiques pénétraient dans la maison. Le chien les suivait des yeux. J'ai dit : « Je peux aller voir. Je peux descendre pour regarder si elle est là.

- S'il te plaît. J'irais bien, mais je ne peux pas les laisser seuls. »

Elle a fait signe en direction du salon. Les voix fusaient dans l'entrée. Le chien m'a suivi du regard pendant que je traversais la cuisine. J'ai cru qu'il ferait frais, mais la température n'avait pas descendu. Je me suis approché de la rivière. La lumière de la maison baignait la pelouse d'un jaune abricot. Des lignes se formaient sur l'eau en tourbillonnant, blanches et nacrées.

Lidie était là, assise sur la berge. Elle se trempait les pieds. Elle m'a entendu approcher. « Tu t'es sauvé du jardin d'enfants ?

- Ce n'est pas une garderie.

- Bien sûr, c'en est une. Il nous a amenés ici et il est parti. Elle nous garde en attendant.

- Dans ce cas elle s'y prend mal, si tu es ici. »

Elle observait la lune blême dans l'eau. Elle a jeté des pierres dans le rond blanc mais le reflet a repris sa forme aussitôt. J'ai dit : « Tu viens ? Il va bientôt pleuvoir.

- Tu es fou, regarde le ciel, il n'y a aucun nuage. On peut même voir les étoiles apparaître. »

Elles ondulaient elles aussi à la surface de la rivière. Lidie restait assise. Les moustiques formaient des essaims par endroits au-dessus de l'eau. Les herbes ont piqué mes chevilles. Je me suis tourné vers la maison. J'ai fait quelques pas en espérant que Lidie me suivrait, mais elle est demeurée sur la berge. Elle avait sorti ses jambes de l'eau. J'ai dit : « Cesse de jouer, rentrons maintenant.

- Quoi ? Qu'as-tu dit ?
- Arrête de jouer, veux-tu ? Elle nous attend.
- Qui ça ? Qui joue ?
- Toi, toujours. Monte avec moi.
- Non, je reste. Il fait trop chaud là-haut.
- On est mieux, il fait frais.
- Frais ? Frais ! »

Ses jambes étaient croisées sous elle. J'ai dit : « Tu vas rester là toute la nuit ?

- Peut-être. Elle y ferait quelque chose ?
- Probablement. Elle viendrait sûrement te chercher, comme un enfant. »

Elle s'est penchée d'un coup vers l'eau. Elle tenait quelque chose. « Alors qu'elle vienne. J'aimerais bien voir ça. » J'ai vu ce qu'elle tenait entre ses mains. C'était un poisson. Il se débattait frénétiquement. Il glissait mais elle le rattrapait à chaque fois. « Comment... Comment as-tu...

- J'ai juste mis la main dans l'eau. Il passait entre mes jambes. Je me suis penchée pour le prendre.
- Mais, comment as-tu pu... »

Elle l'a laissé filer. Le poisson a scindé l'eau et la lune. *Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la porcelaine la surface brisée rebrisée encore et encore Jusqu'à ce qu'il n'y ait rien d'autre que des morceaux liquéfiés les yeux pour les regarder les uns délayés dans les autres.* Depuis là-haut, Evna devait nous entendre. Lidie s'est levée. Elle a marché dans la lumière tamisée de la maison. La rosée mouillait la pente. J'ai glissé quelques fois avant de la rejoindre. La lumière filtrait par la porte entrebâillée. Lidie est entrée. Evna mangeait à table. Elle a continué sans lever la tête. Elle avait ouvert un magazine et tournait les pages, trop rapidement pour pouvoir les lire. Lidie est allée à l'une des fenêtres. « Vous nous observiez ? » Evna restait absorbée par les images. Comme si elle leur parlait, elle a répondu : « J'aurais beau m'être levée que je n'y aurais rien vu. » J'ai alors remarqué l'horloge au-dessus de Lidie, entre les fenêtres. L'heure avait dû être avancée puisque le cadran indiquait déjà onze heures. Evna a feuilleté les dernières pages de son magazine et l'a remis à sa place avec les autres sur le vaisselier. En levant la tête vers l'horloge, elle a dit : « Il est tard. Vous devriez être couchés. Sam, est-ce que tu peux aller dans le salon dire aux autres qu'il est temps de se mettre au lit ? Vous coucherez tous dans le salon ce soir. Il est trop tard maintenant pour camper à l'extérieur. »

Lidie observait par la fenêtre. La rivière luisait sous le crépuscule. Le bruit parvenait jusque dans la salle à manger en un faible roucoulement. Evna est allée verrouiller les portes et je me suis dirigé vers le salon. Le tapis a de nouveau étouffé mes pas.

Le soleil arrive désormais sur mon cou. Je ne sens plus le muret dans mon dos. J'ai quitté l'ombre de l'arbre sans m'en rendre compte. Plus bas les oiseaux ont délaissé les pelures d'orange et sont partis. Il doit être midi passé.



Je descends la rue, en suivant le muret et l'ombre piquetée des feuilles. La circulation augmente. À une intersection, une main rouge laisse la place à une silhouette blanche. Je traverse. Le collant de l'orange est resté dans ma paume. Je glisse ma main dans ma poche. *Ulysse voyageant dans le néant l'oublie l'espérance là où passe le temps perdu incapable d'arriver nulle part.* L'ombre était maintenant sur le côté opposé, elle avait traversé la rue et s'allongeait sur les immeubles. Maman disait *Les yeux peuvent toucher aussi ce que les mains ne peuvent pas toujours faire* et nous regardions les étoiles sur la véranda parce qu'il y faisait plus frais qu'à l'intérieur. Nous cueillions des fleurs durant le jour, sans pouvoir les rentrer à l'intérieur. Père disait qu'elles alourdissaient l'air, comme si elles pouvaient faire réapparaître d'un seul coup l'humidité, la pluie, la terre et tout le cycle de la vie concentré dans leur parfum.

Je traverse plusieurs rues jusqu'à arriver devant la façade d'un restaurant. Une petite fille est assise derrière la vitrine. Elle est seule, montée sur un tabouret trop haut, les jambes pantelantes. Ses yeux pervenche sont rivés sur moi. J'entre et sa mère vient s'asseoir à côté d'elle en apportant quelque chose à boire. La fillette m'observe un moment. Elle prend son verre puis se détourne. Quelqu'un au comptoir me fait signe. Ses lunettes font un reflet et cachent le haut de son visage. J'entends la voix claironnante d'Arthur. « Sam ! Viens un peu par ici ! Bon dieu, vieux promeneur du dimanche ! » Je contourne les tables. Je dis : « Salut, Arthur. Ça fait longtemps.

- Je parlais justement de toi à Anna ! »

Il pointe une fille dans la salle qui est en train de servir à une table. « Je lui disais que tu faisais pratiquement chaque jour le même trajet, réglé comme une horloge, et que vers 13h

tu passais devant le restaurant. Te voilà justement pile à l'heure, avec ton air hagard !  
Ah ah !

- J'avais envie de manger quelque chose. »

Ses yeux ressemblent à deux billes derrière ses lunettes. Il porte un uniforme écarlate et un filet retient ses cheveux. Son sourire ne diminue pas. Je pivote pour voir la fillette à la vitrine, la même couleur bleue que celle du matin. On entend la climatisation ronfler. Arthur est allé en arrière et revient avec un verre d'eau. « Alors, qu'est-ce que tu fais ces temps-ci ? »

- Je suis en vacances.

- En vacances ? Ah ah ! Tu travailles, maintenant ? Et l'école ?

- C'est l'été, je n'ai pas de cours.

- Je croyais que si, pour prendre de l'avance ?

- Non. Ils ne voulaient pas. »

La fillette observe à l'extérieur. Le bleu des oiseaux se répand sur la vitre. Le reflet apparaît et disparaît chaque fois qu'elle lève son verre. Arthur part servir un client. Il n'a pas cessé de rire. Il revient avec une tasse vide. La fillette et sa mère payent et partent. La fenêtre est éteinte. Arthur me verse du café. Il a apporté un beignet qu'il dépose sur une serviette.

« Tiens, un client n'en voulait pas.

- Merci.

- Bon, tu fais quoi, ce soir ? Anna nous invite chez elle. C'est pas loin d'ici. Elle vit en appartement avec une amie. Elles sont aux études. T'as qu'à venir !

- Non, je ne peux pas. Je dois justement étudier.

- T'as pas dit que tu n'allais pas à l'école ?

- Oui, mais je dois me mettre à niveau. Ils font passer des tests pour reprendre les cours. »

Arthur a refait du café. Anna passe derrière le comptoir. Elle a empilé des assiettes vides qu'elle va porter en cuisine. La lumière s'attarde sur la pointe de ses cheveux qui tombent au milieu du dos, près du nœud de son tablier. Arthur me fait un clin d'œil, croyant que c'est elle que je regarde. Elle retourne ensuite en salle. La lumière glisse sur sa joue. Je prends une bouchée du beignet et une gorgée de café. Lorsqu'elle revient, la monnaie bruisse dans ses poches. Une odeur de nourriture et de fleurs flotte derrière elle. Anna va derrière le comptoir, prend une carafe pleine et repart en salle.

Les tomates tombaient mollement des piquets jusqu'au sol. À force d'essayer de les replacer mes mains se sont mises à sentir. Dans l'autre rangée du jardin, Lidie était à genou. Elle tirait sur les carottes pour voir leur couleur orange. Elle les observait, la tête penchée vers le sol, puis les replaçait dans leurs trous. Maman sarclait plus loin, accroupie avec son tablier, une bande de tissu bleu noué autour des cheveux. Les nuages couraient par-dessus la maison. J'ai redressé les tiges des tomates contre les piquets et je les ai attachées, mais je ne pouvais pas les monter plus haut à cause de ma taille. Les nuages avaient passé, vite remplacés par d'autres. Père lisait à l'ombre, sous les arbres. Il était installé dans une chaise longue de plage. Lidie a dit, en ouvrant les bras : « Ça, c'est la distance entre toi et moi, et ça, ça doit être celle entre notre maison et celle de l'autre côté de la colline. » Elle avait espacé ses mains, comme si elle racontait une histoire de pêche. Elle était pieds nus, avec sa robe pleine de terre. Père avait fait l'autre moitié du jardin en avant-midi et se reposait. Il buvait un verre tout en lisant.

Maman a jeté une autre poignée de mauvaises herbes dans la chaudière et s'est relevée. Les nuages ont caché le soleil. L'ombre s'est étendue jusqu'au jardin. Des fleurs avaient poussé sur les côtés. Leurs têtes dodelinaient comme des cloches. J'ai demandé : « C'est quoi leur nom ? » Maman a répondu : « Des pensées. » Elle s'est penchée pour arracher d'autres pousses. Je l'ai aidée. Certaines écorchaient les doigts. Lidie continuait de jouer dans la terre. Elle la creusait de ses mains en la remontant sur ses jambes pour les couvrir. J'ai crié : « Lidie fait des saletés !

- Pas vrai ! J'aide maman à ôter les mauvaises herbes. »

Père a abaissé son livre, juste assez pour qu'on aperçoive ses yeux. « Lidie, tu veux bien cesser de défaire le jardin ? » Lidie a dégagé ses jambes et les a secouées. Elle m'a lancé de la terre et m'a sali à mon tour. Les cloches des fleurs somnolaient sur le côté.

Le soleil est revenu, les ombres avec lui. Celles des fleurs remuaient et tanguaient. Les yeux de Père ont disparu derrière son bouquin. J'ai essayé de lire la couverture mais je ne savais pas encore comment faire. Lidie jouait à l'école parfois, elle m'enseignait, mais j'oubliais aussitôt et il fallait recommencer. Elle venait se moquer en laissant des mots sous ma porte, sachant que je ne pouvais pas les lire. Un jour, je les ai gardés pour en faire une pile. J'ai été les mettre dans le four. Maman avait paniqué en voyant les flammes. Père avait aussitôt sorti les papiers calcinés. Maman riait.

Elle et Lidie plantaient des graines. Elles creusaient la terre, y glissaient une graine et remblayaient par la suite. Elles ont arrosé le jardin et se sont lavé les mains. Lidie a ri. Elle s'est enfuie en courant avec l'arrosoir. Maman s'est levée pour courir après elle. Elles tournaient autour du jardin. Père a fermé son livre pour les observer. Son verre était vide.

Maman a rattrapé Lidie. Elles sont tombées ensemble sur le gazon. Quelque chose a fait rouiller le ciel. Le bleu avait disparu, laissant la place à un voile cuivré, fibreux et gris. Père s'était levé. Il a rapporté sa chaise dans l'appentis. Maman et Lidie continuaient de jouer dans le gazon. Elles ne semblaient pas avoir remarqué le ciel. Des taches sombres sont apparues sur mes vêtements. Elles ont fini par assombrir la maison et le terrain. Lidie avait repris l'arrosoir. Elle courait devant maman qui tentait à nouveau de l'attraper. Elles étaient complètement mouillées. Leurs cheveux collaient sur leurs visages. Père est revenu. « Il faut rentrer. Venez, vous êtes trempées ! » Il criait pour couvrir le bruit de la pluie. Il s'était mis sous l'arbre avec moi. La pluie martelait les feuilles du tremble et le toit de la maison. Lidie a fait le tour avec maman. Père et moi sommes entrés par la cuisine. On les voyait passer sous la fenêtre. « Elles vont attraper un rhume. ». Il est monté à l'étage. J'entendais leurs rires lorsqu'elles passaient. J'ai été me changer, puis je suis revenu à la cuisine, devant la fenêtre. L'arrosoir était par terre. J'ai entendu la porte d'entrée se refermer. La pluie ruisselait sur les vitres. Maman et Lidie étaient restées sur le tapis. Lidie tenait ses souliers dans ses mains. Maman avait dénoué son bandeau. Ses cheveux trempés lui tombaient de part et d'autre du visage, mouillés, blonds et dorés. Elle a fait un geste vague pour les replacer. *Descente de l'or et de l'eau.* Père est arrivé. « Vous êtes restée dehors tout ce temps ?

- On s'amusait. Lidie ne trouvait plus ses souliers, alors on a dû les chercher. Ils étaient dans le jardin. »

Maman a secoué son bandeau bleu. Elle frissonnait. Ses lèvres avaient pris la même teinte que le tissu. Père a dit : « Vous n'auriez pas dû rester sous cette pluie.

- Allons, ce n'est rien. Juste de l'eau.

- Oui, mais quand même, il ne faut pas...
- Juste de l'eau. »

Maman a étendu son bandeau sur la garde de l'escalier et elle est montée. Le bruit de ses pas à l'étage s'est perdu avec le martèlement de la pluie.

La carafe scintille. Le café s'étale sur le comptoir, brûlant et satiné. « Bon Dieu, Sam ! Attends un peu ! Je reviens ! » Arthur part à l'arrière et revient avec des serviettes qu'il fourre sur ma main. « Merde ! Je ne regardais pas ! » J'avais dû mettre ma main sur la tasse sans m'en rendre compte. La peau devient rouge. Je prends des serviettes à mon tour pour tout éponger. Je dis : « Ce n'est pas grave, Arthur. Je t'assure, ne t'en fais pas pour ça, c'est ma faute.

- Bon Dieu ! Et moi qui versais et versais ! »

Il retourne à l'arrière avec les serviettes sales. Anna arrive au comptoir. Du café coule sur le plancher. La senteur se mêle à celle des fleurs. « Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

- Rien. J'ai renversé ma tasse.
- Elle devait être pleine.
- Un peu trop, oui. J'avais la tête ailleurs. »

Elle prend l'une des serviettes et la mouille sous l'eau froide. Elle enveloppe ensuite ma main à l'intérieur. La douleur s'apaise aussitôt. « Merci.

- Il faut bloquer l'air.
- Oui, j'avais oublié. Merci, ça va mieux. »

Arthur revient. Il ouvre un tube de crème et défait la serviette. La chaleur revient aussitôt. Il étale la pâte sur le dos de ma main. « Tiens, frictionne bien. C'est pour les brûlures.

- Non, ça va. Ce n'est rien.
- Rien ? Ah ah ! Rien du tout, qu'il dit ! »

Il retourne à l'arrière en riant. Le beigne trempe dans le café. Des cloches apparaissent sur ma main. Arthur arrive de nouveau avec des serviettes. Il essaie d'absorber ce qui reste sur le comptoir. La senteur s'élève de nouveau. *Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile d'araignée.* C'était ce qu'elle préférait lire. Elle me laissait dormir ensuite sur ses jambes. L'écho de sa voix se répétait dans le chant des grillons.

Anna s'est penchée pour nettoyer. Je prends un linge et je m'agenouille, mais elle me fait signe de rester assis. Ma main rougeoie sur ma cuisse.

Les étoiles se dérobaient les unes après les autres derrière leur démarche chaloupée. Ils allaient en file indienne. Les enfants s'étaient mis à tourner avec des flammes dans les yeux. Ils passaient derrière nos chaises. Evna, Lidie et moi les observions. Je les ai suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils passent derrière moi. Je me suis tourné pour voir les étoiles disparaître de nouveau derrière leurs têtes. La chaleur du feu pinçait les jambes. Des tisons volaient entre les astres. Nous avons descendu les chaises de la salle à manger pour nous asseoir autour du feu. Le crépitement s'est confondu avec le bruit de la rivière.

Ils marchaient en ordre de grandeur, les uns derrière les autres, Henri devant, Dorrie la dernière. Elle battait la mesure des jambes en donnant de grands coups dans le sol. Le chien s'était couché sous une chaise vide. Le feu l'éclairait. La lumière léchait son poil. Il relevait la tête chaque fois que la troupe passait. J'ai repensé à quelque chose que racontait maman. *Et leurs pleurs parsemaient partout la terre et le ciel elles qui annonçaient la pluie*

*la tristesse du frère perdu Elles qui se transformaient en étoiles sous l'effet de leurs pleurs.*

En repassant, Dorrie a accroché une chaise. Le chien a bondi. Il est allé s'asseoir plus loin, en retrait, pour ne pas se faire déranger. La veille, au salon, ils avaient continué de parler des poissons dans la rivière avant de s'endormir. Ils faisaient maintenant la danse de la pluie pour arrêter la canicule.

Evna a remis du bois dans le feu. Il a enflé, constellant le ciel. Henri a crié :  
« D'accord, maintenant que le rituel est accompli, la pluie va venir !

- Est-ce qu'il fallait chanter aussi ?
- Oui, mais la danse sera suffisante. »

Dorrie est revenue s'asseoir près du feu. Elle transpirait. J'ai dit : « Je crois que ça fonctionnera quand même. » Lidie m'a regardé un moment avant de fixer de nouveau les flammes. Les braises rougeoyaient. Autour, des lucioles clignaient, se déplaçant par ellipses. Henri a dit : « Je n'ai jamais vu un été aussi chaud. » Lidie a remué sur sa chaise.  
« Ce n'est pas comme si tu en avais vu beaucoup.

- N'empêche, c'est le plus chaud que j'ai vu.
- Pourquoi a-t-on allumé un feu d'ailleurs ? ». Lidie posait presque la question pour elle-même. *Pleines de tristesse Leur frère déchiré en morceaux par un taureau Elles qui annonçaient la pluie.*

Dorrie a brisé le silence. « Est-ce que l'eau de la rivière va finir par s'en aller, avec cette chaleur ?

- Non, je ne crois pas, a dit Evna. Elle va revenir.
- Où elle s'en va, alors ?
- Elle va vers la ville, plus bas.



- Il y a un pont avant ça, a dit Henri. Je vais y pêcher des fois, avec mes propres leurres. »

Il a fouillé ses poches pour en sortir quelque chose de brillant en forme de larme. Dorrie a étiré la main pour toucher et s'est mise à pleurer. Henri s'est jeté ensuite à quatre pattes dans le gazon. Il regardait sous les chaises pour retrouver son leurre. Dorrie a été s'asseoir sur les genoux d'Evna. Ses yeux scintillaient devant le feu. Henri a finalement retrouvé son leurre et l'a remis dans sa poche. *Ils étaient partis ensemble sans rien dire laissant derrière eux un village de cendre De mots et de cendres.* J'ai murmuré à Dorrie : « Ça chauffe, pas vrai ? » Elle m'a regardé sans rien dire et m'a montré son doigt. Un point rouge apparaissait au bout. J'ai dit : « C'est comme une brûlure, mais ça passera. Elle ne laisse pas de marque, celle-là. J'en ai eu plein moi aussi. » Un feu rose au bout du doigt. Elle l'a ramené à sa bouche, pour arrêter la douleur et le sang de goutter. Henri avait gardé la main dans sa poche. Il triturait son appât. Je me suis retourné pour voir le chien. Il n'était plus là. Il devait être au bord de l'eau, à surveiller les poissons. Le feu s'est affaissé en libérant une gerbe d'étincelles. Je me suis levé et j'ai contourné les chaises. Dorrie s'était endormie. J'ai dit : « Je vais voir où est le chien. » Je me suis éloigné. Leurs silhouettes frémissaient devant le feu. *Touchés de compassion les dieux les transportèrent au ciel et les placèrent sur le front du Taureau où elles pleurent encore.* Au bord de l'eau, j'ai voulu appeler le chien mais je me suis rendu compte que je ne savais pas son nom. J'ai scruté la pénombre. Je suis revenu près du feu. La chaise de Lidie était vide. Dorrie dormait toujours sur Evna. Elle m'a dit : « Lidie n'est pas avec toi ?

- Non, elle devait l'être ?

- Elle a dit qu'elle allait t'aider. »

Elle s'est relevée, Dorrie dans ses bras. J'ai répondu : « Je n'ai pas vu le chien à la rivière. » Le feu et l'ombre se débattaient sur son visage. Elle a demandé quelque chose à Henri, ensuite elle a dit : « Non, laissez les chaises, nous viendrons les chercher demain. » Ils ont tous remonté le talus jusqu'à la maison, en suivant Evna qui portait Dorrie. Elle est redescendue, après que les lumières se soient éteintes. « Alors, où est-elle ?

- Je ne sais pas. Elle doit être tout près, sinon elle serait déjà revenue avec le chien. »

Elle écoutait. Je regardais le feu. J'ai dit : « Elle est peut-être retournée à la rivière. C'est là qu'elle était hier soir. » Evna s'éloignait déjà. J'ai dû courir pour la rattraper. Nous sommes arrivés à la rivière et nous l'avons longée pendant un instant avant d'arriver au boisé. La lumière crue et blanche de la lune s'est dissoute à travers les arbres. J'ai plié les genoux. Nous sommes sortis du boisé après plusieurs minutes courbés sous les branches. Nous avons rejoint la rivière là où elle faisait un coude et nous l'avons suivie encore. Evna avait des feuilles dans les cheveux. J'ai dit : « C'est le pont que l'on voit, là-bas ? » Elle a acquiescé. Elle allait grimper sur le tronc d'un arbre mort mais elle s'est ravisée. Elle est restée penchée au-dessus pour observer la masse sombre que faisait le pont. Nous avons attendu en silence, appuyés sur l'arbre. Une lueur blanche parfois passait, elle illuminait la rivière. Evna s'est avancée un peu plus. Sous le pont, ce que j'avais cru être une pierre a remué et s'est dirigé vers la berge. Lidie a ensuite jeté quelque chose dans la rivière. Aussitôt, le chien est apparu et a sauté dans l'eau. La lune nacrée les arbres. Evna s'est courbée davantage sur le bois mort. Le chien s'ébrouait après avoir rapporté ce que Lidie lui avait lancé. J'ai dit tout bas : « Elle a retrouvé le chien, finalement. » Evna s'est dressée dans la lueur. « Très bien, nous pouvons rentrer maintenant. » J'ai dit : « On ne va pas la voir ? On ne lui dit pas de venir ? » Je sentais qu'elle me regardait, malgré la noirceur. Elle

faisait déjà demi-tour. Sa voix est sortie de l'ombre : « Vas-y si tu veux, Sam. Tu connais le chemin pour revenir. » Elle s'est éloignée. J'ai dit, sans qu'elle puisse réellement m'entendre : « Vous ne deviez pas veiller sur nous ? Vous n'êtes pas censée nous surveiller ? » On ne percevait plus que le bruit du courant. J'ai sauté par-dessus le tronc mort. Le chien était couché sur une roche. Lidie tordait son linge pour le faire sécher. Elle m'a entendu et s'est retournée. « Je savais que tu étais là.

- J'aurais pensé le contraire, avec le bruit de la rivière.
- Tu es seul ?
- Oui. Je me suis dit que tu serais ici.
- Non, tu ne le savais pas. Mais elle, elle le savait. »

Elle a tordu ses cheveux. L'eau ruisselait sur les roches.

Le chien s'était approché. J'ai senti sa truffe dans le creux de ma main. Je distinguais dans l'eau les poutres croisées du pont. Tout en haut, la balustrade barrait le ciel. « Est-ce que je dois te le demander ?

- Me dire quoi ?
- Tu sais très bien. La même chose qu'hier.
- Tu joues à la gardienne d'enfants, toi aussi ?
- Tu es plus vieille que moi. Je n'ai pas à te dire quoi faire.
- J'aimerais voir le pont de plus près. »

Elle s'est levée. Lidie est allée jusqu'à la route en longeant la berge, le chien avec elle. Sa silhouette est apparue à la balustrade. Je l'ai suivie. Aucune voiture ne passait à cette heure. Lidie se tenait au milieu de la chaussée, le chien assis près d'elle. J'ai dit : « Il doit bien être minuit.

- C'est trop tard pour toi ?
- Non. Juste pour être sur ce pont. »

Je me suis approché de la rambarde pour regarder l'eau. Le reflet de ma tête arrivait là où se situait celui de la lune. Lidie s'est approchée. Elle caressait le chien.

Elle tenait quelque chose dans l'autre main qu'elle a jetée par-dessus la rambarde. Ce devait être une pierre. Cela a brisé la surface. Le chien a aboyé. Parfois, un saumon fendait le courant d'eau en une gerbe argentée. Lidie a fait signe au chien et ils sont redescendus jusqu'à la berge. Je les ai suivis. Ils ont continué sur les pierres, jusqu'à sauter par-dessus le tronc mort. Lidie s'est penchée pour se glisser sous les branches. Je me suis faufilé à mon tour entre les feuilles, jusqu'à apercevoir plus loin les étincelles du feu avec la lueur frémissante sur les chaises vides.

Arthur revient avec la vadrouille et nettoie le plancher. La douleur de ma main s'est calmée. Je dis à Arthur : « Laisse, je vais m'en occuper.

- Pas question ! Je t'ébouillante la main et tu voudrais que je te laisse nettoyer en plus ?  
Ah ah ! »

La lumière depuis la vitrine me chauffe la nuque. J'entends Arthur fredonner. Anna repasse en portant d'autres assiettes. Les fleurs s'en vont avec elle. « Je dois y aller, Arthur. Désolé encore, pour tout ça, c'est idiot. » Je déroule la serviette et la pose sur le comptoir. Il me tend le tube de crème. J'en applique une autre couche, puis je dépose une poignée de monnaie sur le comptoir. Arthur la prend sans compter. Il dit : « Le voilà déjà reparti ! Oh ! Ulysse en quête d'une terre ! Adieu, mon vieux, si tu ne repasses pas d'ici là ! »

Son sourire s'étire et occupe la moitié de son visage. Juste avant que je ne passe la porte, il siffle et dit : « N'oublie pas pour ce soir ! »

Dehors, le soleil m'éblouit. Les gens s'affairent. On n'entend plus que le vrombissement des voitures. Lorsque nous étions à l'école, Arthur s'entêtait à faire croire à qui pouvait bien l'entendre qu'il avait doublé une année. Comme si le fait d'avoir une année de plus pouvait lui donner tout ce qu'un jeune garçon, en âge d'aller à l'école, aurait jamais rêvé avoir : la gloire, la popularité et l'inconscience de laisser tomber tout cela aussitôt que ce serait acquis. Il avait réussi à faire croire à tout le monde qu'il était plus âgé, y compris à la direction et aux professeurs. Même l'infirmière disait qu'il semblait moins grand pour son âge. Il sortait avec des filles de dernière année. Elles avaient fini par croire qu'il avait le même âge qu'elles. Il avait accompagné l'une d'elle au bal. Arthur s'était volatilisé pendant la danse, on ne l'avait plus jamais entendu se vanter par la suite.

Ma jambe s'était prise dans les rosiers sauvages. J'ai entendu le froissement suivi du craquement produit par le tissu déchiré. Je me suis arrêté pour défaire les fibres accrochées aux épines. On pouvait voir mon mollet. Au loin, Lidie continuait de rapetisser, entre les feuilles des branches et les fleurs sauvages. J'ai crié : « Où es-tu ?

- Ici.
- Où ?
- Je suis là, je te dis. Avance encore et tu me verras. »

Je suis tombé sur le sol après avoir heurté quelque chose de mou. Une main a pris la mienne et m'a aidé à me relever. Je me suis rendu compte que j'avais foncé dans Lidie. Les étoiles

grises derrière les nuages découpaient le contour de sa tête. Elle a dit : « Pourquoi tu criais ?

- Je n'ai pas crié. Tu étais trop loin. J'ai pensé que tu ne m'attendais plus.

- Bien sûr que je t'attendais. Je regardais si le chien n'était pas là. »

Elle est repartie. Nous avons quitté le boisé pour un champ abandonné. Les touffes sauvages griffaient les jambes. J'ai couru pour ne pas que Lidie s'éloigne encore. J'ai dit :

« Tu crois qu'il est par ici ?

- Je suis sûr qu'elle est là.

- Elle ? Pourquoi elle ? »

En retournant vers les chaises vides et le feu près de la rivière, le chien s'était sauvé. Nous l'avions entendu traverser de nouveau le boisé et s'éloigner dans les herbes hautes.

Lidie a dit : « Tu croyais que c'était un mâle ? » Elle avançait d'un pas rapide. Elle a enjambé les rosiers et s'est arrêtée pour écouter. Les grillons chantaient. Des lucioles sont apparues au loin. Il y avait des arbres regroupés ensemble et des futaies poussant librement dans un champ à l'abandon. En avançant, la chaleur s'accumulait sous la voûte. On ne voyait plus le ciel. Les branches frémissaient quand on passait près d'elles. Le chien se trouvait au loin sous une éclaircie. Lidie m'a fait signe et a contourné le chemin entre les arbres. Les branches ont murmuré. Le chien ne bougeait pas. J'ai attendu un moment, puis je me suis avancé. Avant que j'aie atteint la clarté, le chien a bondi et est reparti. Lidie est sortie des arbres quelques secondes plus tard. « J'y étais presque ! Je t'avais dit d'attendre !

- Désolé. Tu ne revenais pas, alors j'ai essayé de l'attraper moi-même. » Nous l'avons poursuivi. Le bruit de nos pas s'évanouissait entre les arbres. Nous nous sommes arrêtés

devant la masse sombre d'une grange abandonnée. La lune mouchetait la tôle rouillée par endroits, là où les feuilles filtraient la lumière. Une odeur de bois pourri empesait l'air.

Quelque chose a bougé sur le côté. Le chien est apparu en bondissant, comme pour jouer. Sa gueule mangeait l'ombre. Je l'ai appelé pour qu'il vienne. Lidie l'a appelé à son tour. « Viens, Bella. Viens ici. » Le chien s'est précipité et a sauté pour lécher le visage de Lidie. « Très bien. Doucement. Là, voilà. » Il s'affolait et agitait la pénombre. Lidie est allée vers la grange. Je me suis approché, l'odeur de bois également. L'intérieur était trop sombre pour qu'on y distingue quelque chose. La tôle grinçait, dilatée par la chaleur. Lidie est entrée. J'ai entendu des raclements sur le sol, quelque chose que l'on bougeait. J'ai passé le seuil. Après un moment, mes yeux se sont habitués. Lidie était couchée dans le foin, le chien auprès d'elle. « Qu'est-ce que tu fais ? Nous l'avons retrouvé, rentrons maintenant.

- Pour aller où ? Je suis bien ici.
- Tu ne vas tout de même pas rester dans cette grange.
- Je compte y dormir. J'y passerai toute la journée de demain aussi. Toute la semaine s'il le faut. »

J'ai vu le trou d'une fenêtre sans vitre sur le côté. La clarté y pénétrait, elle s'allongeait sur Lidie et le chien dans le foin. Tout était poli et satiné par la lune. *Je t'en prie par ces chaudes journées le sang est fou et bouillonne Mercutio retirons-nous.* Je me suis penché et j'ai soulevé le chien. Je sentais sa respiration cadencée contre moi. Il se laissait faire. « Bella ? Tu as pris le chien ?

- Il ne t'appartient pas.
- Elle veut rester avec moi.

- Je la ramène. Veux-tu la voler elle aussi ? »

Elle a bougé dans le foin. La clarté remuait sur elle. J'ai dit : « Tu devras les rendre.

- Rendre quoi ?

- Les boucles d'oreilles, celles que tu as prises hier en arrivant. »

*Je t'en prie le sang bouillonne Je t'en prie.* Je tenais le chien dans mes bras, des crampes commençaient à me faire lâcher prise. En touchant le sol, il retournerait aussitôt auprès de Lidie et je ne pourrais plus le ramener. Elle a dit : « Tu crois qu'il faut nommer une chose pour qu'elle devienne réalité ? » Elle fixait le vide. Ses yeux vrillaient dans la pénombre blanche sous la fenêtre. J'ai dit : « J'imagine que non. Il faut des gestes, quelque chose qui puisse ancrer les mots, leur commander de se taire si on veut qu'ils prennent vie.

- Alors quand est-ce que le mot *perte* devient tangible ?

- À toi de voir. »

Elle a ouvert la main et a laissé tomber les boucles d'oreilles sur le sol. Elles brillaient dans le foin. Je les ai ramassées. La lumière s'assemblait à l'intérieur comme sur les parois d'un coquillage. Lidie a dit : « Je ne peux plus.

- Si, tu peux. Lève-toi.

- Non, plus maintenant. C'est trop tard. »

Mes bras glissaient sur les poils humides du chien. J'ai dit : « Dois-je te porter toi aussi ?

- Je ne retournerai pas là-bas.

- Pourquoi ?

- Je reste ici, je vivrai ici. »

J'ai lâché le chien. Il est retombé sur ses pattes dans le foin. Je l'ai entendu retourner se coucher contre Lidie. *Tristesse elles qui étaient devenues une constellation Je t'en prie*



*le sang bouillonne et devient fou.* La tôle a craqué. Je distinguais mieux l'extérieur, habitué à l'obscurité de la grange. J'ai dit encore, sans conviction : « Allons, rentrons. » Ma voix s'est perdue dans l'ombre. Maman disait *Autrefois les gens pensaient que les étoiles étaient des dieux et veillaient sur nous.* En sortant de la grange, j'ai levé la tête. J'ai pu les apercevoir, écrasées dans le ciel entre les feuilles clairsemées. Elles brillaient. Elles semblaient ne jamais pouvoir venir en aide à qui que ce soit. J'ai continué en marchant sous la voûte des arbres.

La lumière glisse sur les voitures. Je pèse à nouveau pour traverser. Père ne venait jamais en ville, il disait s'en tenir loin non par principe ou par peur, simplement parce qu'il n'y trouvait jamais ce qu'il venait y chercher.

Une dame attend à côté pour traverser. La main disparaît et le piéton s'allume. Les voitures forment une file. Nous traversons. En remontant sur le trottoir, j'entends le bruit de ses talons. La dame s'arrête un instant et fouille son sac devant un magasin. Son reflet flotte à l'intérieur, détourné et confus.

La clarté d'après-midi traversait le salon. Elle dessinait un rectangle affaissé sur le mur. Lidie était assise en dessous et regardait la télévision. Elle avait apporté de la cuisine l'odeur des fraises. La poussière apparaissait dans le soleil. Elle tournait dans la lumière. Des voix grêles provenaient du dessin animé. J'ai regardé un moment, pour voir les voix suivre les images saccadées aux couleurs violentes. Je me suis mis à suer à cause de la chaleur. Lidie avait étendu ses jambes sur la table du salon. « Tu devrais refermer la fenêtre. Père va s'en rendre compte.

- Non. Il ferait encore plus chaud.
- C'est déjà trop tard. Tu sais qu'il veut qu'elles restent fermées. »

Elle avait monté le volume de la télévision. Le rectangle de lumière sur le mur continuait de glisser. La poussière demeurait suspendue dans le vide. Lidie a dit : « Je sais que tu m'as suivie, ce matin, pour les fraises.

- Non. J'ai deviné que tu n'y étais pas allée.
- Comment savais-tu alors pour le verger ? »

La senteur des fraises avait disparu, comme si le fait d'en parler l'avait fait s'évanouir. On aurait dit que la notion de propriété était pour Lidie quelque chose d'abstrait et d'idiot, une chose imaginaire qu'on aurait tôt fait d'oublier. Elle fixait les dessins animés. Maman dormait à l'étage dans sa chambre. J'ai dit : « Tu devrais baisser le volume.

- Elle n'est pas à la maison.
- Quoi ?
- Maman est partie en ville.
- Pourtant la voiture est garée dans la cour.
- Elle a dû partir avec une amie. »

La température m'endormait. Je suis allé m'asseoir sur le canapé. J'étais trop haut et le rectangle de lumière m'a aveuglé. Par la fenêtre, le nuage de sciure de bois progressait en ceinturant la maison.

J'ai observé encore un moment la télévision. La chaleur saturait l'air. Les couleurs vives m'ont donné mal à la tête. Je me suis levé pour aller boire de l'eau. À la cuisine, l'air était plus frais. J'ai passé un linge mouillé sur ma nuque pour me rafraîchir. Sur le comptoir, le sac de fraises s'était complètement affaissé sur lui-même.

De retour au salon, Lidie avait éteint la télévision. La poussière de bois se rapprochait, elle entraînait par la fenêtre. On aurait dit qu'avec la chaleur les arbres s'effritaient dans le vent. Lidie était couchée. Je suis allé fermer la fenêtre. Le rectangle sur le mur se dissipait.

La circulation augmente au centre-ville. Les gens se pressent. Mon ombre s'étire, elle se mêle à celles des autres. Les voitures étouffent le bruit des passants.

Je marche un moment sur le boulevard. En hauteur, le ciel forme une bande nette qui suit les immeubles. La clarté a basculé sur un seul côté. Un chat sort de sous une voiture. Il vient frôler mes jambes. Je me penche et en le caressant la sensation de brûlure sur ma main élance à nouveau. Le chat miaule et repart dans une ruelle.

Un passant consulte sa montre. Ne pas avoir l'heure sur soi doit faire la même impression que de perdre ses lunettes, l'impression d'avancer dans le vide les mains tendues devant soi. Je m'arrête un instant pour voir où se situe la lueur et me situer dans le temps. *La seule pensée Suffit à nous tenir éveillés.* Le vent traîne et roule à l'intérieur de ma main, apaisant la brûlure.

Les arbres respiraient, ou bien c'était le mouvement de la voiture qui en donnait l'impression. On aurait dit qu'ils se soulevaient puis s'affaissaient, suivant le rythme de la route. Nous roulions assez vite pour que le vent entre et circule à l'intérieur. Arthur avait emprunté la voiture de son père. Nous avions quitté le collège puis la ville après les cours. Il avait invité une fille de dernière année et s'était mis en tête de trouver un endroit pour aller se baigner. La fille était assise à l'avant. Arthur ne cessait de lui jeter des coups d'œil

tout en conduisant. Je ne les entendais pas parler à cause du vent. Nous avons monté une colline. La voiture a perdu de la vitesse et le vent est tombé. J'ai pu entendre leurs voix. « ... et tout ce qu'il faudrait, c'est empêcher ces vieux de venir fourrer leurs nez là-dedans. On aurait alors la paix pour faire tout ce que l'on veut. Il nous faudrait des joueurs de l'équipe de football, qui seraient au guichet et les empêcheraient de passer.

- Mais qui organiserait tout ça ?
- Moi, bien sûr ! Qui d'autre ? On pourrait même se procurer de l'alcool.
- De l'alcool ? Tu connais quelqu'un qui en aurait ?
- Des gens, oui. Pas de soucis pour ça. »

Il a replacé ses lunettes sur son nez. La voiture a atteint le sommet de la colline avant de reprendre de la vitesse. Le vent s'est de nouveau engouffré par les fenêtres, m'empêchant de les entendre. Au loin, la rivière est sortie d'entre les arbres. La route l'a suivie. Arthur a roulé jusqu'à un pont. Nous nous sommes garés sur le côté. Les roseaux cachaient la rivière mais on pouvait l'entendre par les fenêtres ouvertes. La fille est sortie et Arthur l'a suivie. Elle a disparu derrière les tiges hautes. Arthur a crié : « Viens, Sam ! Bon sang ! Amène-toi ! » J'ai claqué la porte. Ils avaient laissé un sillon dans les herbes. Sur la berge, la fille était assise sur une roche. Arthur avait ôté son chandail. Je me suis installé sur une autre pierre. On voyait le pont, juste à côté. L'angle du soleil frappait le parapet et produisait de l'ombre à la surface de l'eau. La fille a dit : « Quelle température !

- On devrait se baigner, non ?
- Pourquoi pas ? T'en dis quoi, Sam ?
- Je n'ai rien apporté comme vêtements de rechange.
- Avec cette chaleur, t'auras le temps de sécher avant de revenir à la voiture. »

Arthur s'est mis en sous-vêtements et il a sauté à l'eau. Il était déjà rendu au milieu de la rivière. La fille le regardait. Elle avait attaché ses cheveux. Son cou brillait. Elle s'est retournée vers moi. « Tu n'y vas pas ?

- Mon père me tuerait.
- Pour des vêtements ?
- C'est surtout une question de principe, de s'être mouillé inutilement. »

Arthur a plongé la tête sous l'eau. Ses cheveux ont relui ensuite sous le soleil. Sa voix a résonné sous le pont. « Vous venez ? Retire ces vêtements Sam ! Montre-nous cette chair de lait ! »

La fille a éclaté de rire. Les feuilles ont frémi en même temps. Elle a dénoué ses cheveux. Ils avaient la couleur du miel. Arthur a nagé jusqu'à nous. Les siens étaient plaqués sur sa tête. Il portait encore ses lunettes qui ruisselaient d'eau. Il a saisi les jambes de la fille et a tiré, comme s'il voulait la faire glisser. Elle l'a poussé du pied en gloussant et en lui criant d'arrêter. Arthur a feint de recevoir un coup, comme s'il se noyait. Il est sorti de l'eau en souriant. « On m'a foudroyé ! Oh, déesse ! N'oublie pas le pauvre mortel que je suis ! » Elle s'est penchée vers lui et l'a aspergé. Il a ri et il est reparti au milieu de la rivière. Elle s'est tournée vers moi. « Tu devrais aller le rejoindre, avant qu'il ne fasse une bêtise.

- Il en fera, de toute façon.
- Tu as peur de l'eau ?
- Non, pas du tout. Elle doit être froide. »

Elle a enlevé ses souliers. « Il faut y aller d'un seul coup. Sinon, c'est pire. » Elle s'est trempé les pieds. *La pluie dans le jardin inondait les tomates le parfum Le tissu*

*séchant sur la garde de l'escalier aussi bleu que les lèvres.* Arthur s'était approché des poutres métalliques. Il a grimpé sur le travers de l'une d'elles pour se jeter à l'eau. On ne distinguait que le reflet de ses lunettes. Il a sauté et l'eau s'est fendue. Il a recommencé. Les arbres, penchés, touchaient la surface de l'eau. La fille a regardé Arthur sauter à nouveau, ensuite elle m'a demandé : « Tu as une sœur, non ?

- Oui. Elle a un an de plus que moi.
- Et elle s'appelle Lidie ?
- Oui.
- J'en connais une de mon année, mais elle ne vient presque jamais aux cours.
- Ça ne doit pas être elle.
- Peut-être. »

Arthur est remonté sur la roche pour s'asseoir près de la fille. « Merde ! J'ai perdu mes lunettes ! Elles ont coulé dans la rivière.

- Tu aurais dû les enlever.
- Je sais, mais je ne vois rien sans elles.
- Maintenant, tu ne verras rien du tout. Elles sont sûrement quelque part sous le pont. En plongeant, on pourrait peut-être les récupérer.
- J'ai essayé. Il doit y avoir de la vitre brisée. Les gens jettent n'importe quoi. »

Avec la chaleur, l'eau avait déjà presque toute séché sur lui. La fille faisait des ronds avec ses pieds dans la rivière. J'ai dit : « Je vais y aller. Faudra attendre que mes vêtements sèchent avant de rentrer. » Arthur m'a donné une grande tape dans le dos en s'esclaffant puis j'ai ôté mon chandail. Il collait à cause de la sueur. Je l'ai étendu à une branche. Ils avaient recommencé à parler. J'ai enlevé mon pantalon puis je me suis mis à l'eau. Il n'y

avait presque pas de courant. Des remous se formaient autour des roches, en faisant une écume blanche. L'eau m'arrivait aux genoux et j'ai senti le picotement sur mes cuisses. J'ai continué jusqu'à ne plus toucher le fond, dans l'ombre du pont. J'ai plongé sans ouvrir les yeux, puis une seconde fois en les ouvrant. Le froid a fini par disparaître. J'ai retenu mon souffle, assez longtemps pour toucher quelque chose entre les pierres. Une fois à la surface, le soleil m'a aveuglé. Je suis revenu sur la berge, avec l'objet dans les mains. En marchant, j'ai assombri les pierres. Arthur et la fille discutaient toujours. Je serrais l'objet sans m'en rendre compte. Cela laissait des marques dans ma main. J'ai dit : « Elles n'étaient pas là. J'ai fouillé. Je n'ai rien trouvé d'autre que ça. » Je leur ai montré ce que j'avais. C'était un rond de cuir identique à un bracelet, avec un disque en métal rouillé. On aurait dit une montre. Arthur l'a triturée un moment puis me l'a remise. « Rien qui puisse me permettre de conduire en tout cas ! » Il a éclaté de rire et il est retourné dans l'eau. Le cuir de la montre était rugueux. Je l'ai retourné plusieurs fois dans mes mains. Elle l'a regardée à son tour, ensuite elle a dit, en me la redonnant : « Qui peut bien l'avoir jeté ?

- Aucune idée. »

J'ai reconnu le cadran et l'heure fixe qu'il indiquait. Arthur a crié. Il brandissait ses lunettes qui brillaient dans son poing. « Je les ai trouvées ! Elles étaient sur une roche, là où je les avais laissées avant de sauter. Bon sang ! » Il les a remises sur son nez et il est revenu prendre ses affaires. Il a aussitôt enfilé ses vêtements. « On s'en va ? Je crève de faim ! Je connais un endroit en ville, on devrait y aller.

- Tu ne devais pas rapporter l'auto à ton père, après l'école ?

- Elle peut bien attendre une heure de plus, cette voiture. Viens !

- Je ne peux pas. Je dois rentrer.

- On te dépose en y allant ?
- Non, pas besoin. Je vais rentrer à pied.
- Sûr ? Bon sang, avec cette chaleur !
- Je vais passer à travers les champs, ça va me laisser le temps de sécher. »

Nous sommes revenus à la voiture. J'avais remis mon pantalon sans le chandail, pour ne pas que mes cheveux mouillent le col. Je leur ai répété que j'allais revenir à pied. Ils sont montés dans la voiture. J'ai commencé à marcher. Je leur ai envoyé la main lorsqu'ils m'ont dépassé. La montre scintillait au soleil. Après qu'ils ont tourné, j'ai fait demi-tour et je me suis dirigé vers le pont. On entendait à peine la rivière. J'ai suivi le parapet jusqu'au centre. Ma silhouette est apparue sur l'eau, frêle et mouvante. J'ai attaché la montre à mon poignet et j'ai observé mon ombre se tasser peu à peu, à mesure que le soleil s'inclinait. Il a disparu derrière les arbres. Il ne restait que le chuchotement de la rivière et le poids de la montre à mon poignet.

L'ombre constelle le trottoir. Elle cache le visage des gens. Les lumières des vitrines ne sont pas encore allumées. Père disait qu'il valait mieux oublier une image que le mot pour la dire. Comme si c'était l'âme des choses. Je ferme les yeux en attendant que les vitrines et les lettres s'effacent de sur mes rétines. Je finis par les oublier et je rouvre les yeux. La lumière s'étirole sur le haut des édifices. Elle chatoie dans les vitres, tourne et se consume en silence alors que le soir s'installe lentement.

Je me suis dépêché le long de la route, en empruntant les sentiers qui passaient à travers les bois et les champs. Après avoir remis mon chandail, le col s'est mouillé. J'ai



passé la main dans mes cheveux pour ôter l'excédent d'eau. Le crépuscule fendait le ciel d'un rose foncé, semblable à celui d'une orange sanguine. Je suis arrivé devant la maison. La lumière était allumée. Le soir tombait. Le ciel avait l'aspect d'une mer inversée.

J'ai passé la haie de cèdres. L'odeur s'agrippait à moi. Il n'y avait personne sur la véranda. J'ai monté les marches. Le salon était vide. Dans la cuisine, on avait laissé les restants du souper sur la table. J'ai ôté la montre rouillée à mon poignet et je l'ai placée dans ma poche. Par la fenêtre, j'ai vu Lidie assise sur le gazon, près du jardin. Je me suis servi une assiette avec ce qui restait sur la table. Quelqu'un a descendu l'escalier. Père est arrivé dans la cuisine tandis que je m'assois. « Tu viens de rentrer ?

- J'étais en ville avec Arthur. Nous nous sommes promenés après l'école.
- Je n'ai pas entendu de voiture.
- J'ai marché. J'ai dit à Arthur de me laisser au coin de la rue. »

Il avait dû remarquer mon col mouillé. Il a dit : « Tu dois avoir eût chaud, à marcher. Tu es trempé.

- C'est sûrement la rosée. »

Il m'a observé manger pendant un instant puis il a rangé les restants de nourriture avant de remonter à l'étage. J'ai lavé mon assiette et je l'ai mise dans l'armoire. On percevait les étoiles depuis la fenêtre. Elles finissaient par disparaître si je les fixais trop longtemps. Lidie est entrée. Elle a aussitôt remarqué mes cheveux et le col de mon chandail. Elle a dit :

« Vous êtes allés vous baigner ?

- Non, nous étions en ville.
- Vous avez dû vous arrêter à la rivière.
- C'est la rosée, elle m'est tombée dessus en revenant. »

Seule sa bouche souriait. Ses yeux restaient neutres, fatigués. « Êtes-vous même allés à l'école ? Avec une voiture pour vous seuls toute la journée...

- À ce que j'ai entendu, ce n'est pas moi qui manque les cours. »

Elle n'a rien dit. Elle a ressorti la nourriture en la laissant sur le comptoir. Tout en grignotant, elle a dit : « C'est vrai, je n'y vais plus.

- Pourquoi ? Par fantaisie ? Par orgueil ?

- Non, j'ai oublié.

- Oublié ? Comment as-tu pu oublier d'aller à l'école à ta dernière année ? »

Elle a pris un dernier morceau avant de retourner dehors. Elle s'était replacée sur le gazon, au même endroit. J'ai rangé la nourriture au frais et j'ai tiré la montre de ma poche. Elle était plus légère, comme si le temps qu'elle n'indiquait plus l'avait allégée. Je l'ai secouée pour entendre si elle était brisée, mais elle n'a fait aucun bruit. Je l'ai attachée à mon poignet avant de rejoindre Lidie.

Couchée, elle observait les étoiles. Je me suis rapproché, en restant debout. Le cadran à mon poignet scintillait faiblement au-dessus de sa tête. Elle l'a regardé un instant puis s'est détournée. La vitre ronde imitait la lune.

Je quitte la clameur du centre-ville et j'emprunte de petites rues. Elles s'entrecroisent et montent vers les maisons du haut de la colline. Je ne passe devant aucune lumière. Ma silhouette flotte, noire et sans traits. Après avoir marché un moment, j'atteins la rue en pente avec les blocs appartements. Le soir se dilate à l'intérieur des chênes qui envahissent les trottoirs. Je longe le muret jusqu'au banc. Il ne reste plus rien des pelures d'orange. Devant, le plafonnier est allumé. On distingue les meubles à l'intérieur malgré le rideau.

Une femme traverse la pièce. Ses cheveux défaits lui tombent sur les épaules. Je reste devant le banc sans m'asseoir. La femme arpente le salon. Une voiture descend la rue et m'éblouit. Des lampadaires par endroits commencent à s'allumer. La femme s'approche de la fenêtre. La nuit amarante est cachée par les chênes. La femme a tiré le rideau, elle ne bouge plus. D'un coup, elle quitte la fenêtre et la lumière s'éteint.

Je regagne le muret et descends jusqu'au coin de la rue. La porte d'entrée de l'immeuble s'ouvre. Une silhouette sort sur le trottoir. Evna fixe le banc de l'autre côté de la rue, elle tourne la tête d'un côté et de l'autre. J'ai à peine le temps de me cacher. Elle traverse et fait le tour du banc. Le lampadaire s'allume au-dessus d'elle. Ses cheveux paraissent gris et fanés. *Les fantômes disent le vide Ils épellent le vent.* Lidie et moi jouions à qui pouvait demeurer le plus longtemps sans parler, un doigt placé sur la bouche de l'autre. Elle gagnait toujours, elle trichait et me forçait à parler en me pinçant la peau.

Evna observe la rue vide. Elle se penche pour voir sous le banc puis regarde une dernière fois vers le bas de la rue. Elle traverse de nouveau et revient à l'intérieur de l'immeuble. J'attends un moment, en observant de loin la fenêtre désormais vide et sombre. Les lampadaires grésillent.

J'ai entendu Lidie fouiller ses tiroirs dans sa chambre. J'avais appris à reconnaître le bruit. J'ai tourné la tête vers la fenêtre, attendant de voir la lumière. Le carré jaune est apparu sur le toit de l'appentis. La silhouette de Lidie flottait à l'intérieur, comme une phalène dans un bocal. Le grattement a repris contre le mur à l'endroit où devait se trouver sa garde-robe. Sur l'appentis le carré s'est éteint. La nuit est revenue dans la fenêtre. J'ai observé le champ plié, affaissé et cristallisé sous la lune. On aurait dit une mer figée. Des

coups ont résonné à ma porte. Je me suis à peine retourné que Lidie entrait déjà et refermait derrière elle. Elle portait un sac qu'elle a déposé sur le plancher. Elle est restée devant ma porte. La lune creusait son visage. J'allais parler mais elle m'a fait signe. Elle est venue s'asseoir au pied du lit. Ses cheveux avaient la couleur des herbes dehors. « Je m'en vais. Viens-tu avec moi ?

- Tu pars ? Pour aller où ?
- Peu importe, je m'en vais.
- Partir ? Pour quelle raison, pourquoi...
- Demain je serai loin. Veux-tu venir ? »

Elle ne fuyait pas et s'adressait à moi en me regardant. Elle jetait parfois un coup d'œil vers la fenêtre lorsqu'elle se taisait. On pouvait entendre la nuit bruire comme si quelqu'un fredonnait. Lidie a continué : « J'en ai assez. Une vie simple, je veux une vie simple.

- Mais non, c'est impossible. Rien n'est simple, rien ne peut l'être. Même la simplicité ne l'est pas.
- Il n'y a rien à faire alors.
- Tout est à faire. Justement pour ça, pour comprendre qu'il faut le faire encore et encore, pour se retourner et voir ce qui a été accompli. Ensuite on peut prendre du recul, se dire qu'il n'y avait pas d'autres moyens, qu'il fallait que ce soit difficile.
- Je n'ai pas cette force, je n'ai pas le goût d'avoir cette force.
- Pourquoi pleures-tu ? Pourquoi maintenant, après tout ce temps ? Tu pouvais, tu en avais le droit. Elle ne voudrait pas te voir baisser les bras.

- Je ne baisse pas les bras. Je veux que ça cesse, je veux perdre l'odeur, le goût et la forme du souvenir. J'ai l'impression d'une présence près de moi, d'une ombre en plein été qui passe et foule la mienne, comme s'il fallait à jamais que je traîne une ombre sur mon ombre. »

J'ai poussé ma couverture et je suis allé à la fenêtre. J'y voyais le reflet de Lidie flotter au milieu du champ. J'ai appuyé mon front contre le châssis. Les herbes demeuraient immobiles. J'ai dit : « Pleure si tu veux, même en retard, mais tu ne peux pas feindre. Je sais pour le cadran, pour la montre dans la rivière. J'étais là-bas, j'ai dû plonger pour la retrouver.

- Alors tu sais que je pars, que je ne mens pas.
- Pour cette fois peut-être.
- Non, plus du tout si tu veux. Plus jamais je ne mentirai si nous partons ensemble.
- Tout sera à refaire et à recommencer, il faudra se construire une nouvelle vie. Ce sera comme de bâtir avec de la cendre, de piétiner un feu mort.
- Nous pouvons le faire. Nous devons commencer par là.
- Oui, en commençant avec des mots. Construire une vie de mots et de cendre.
- Allons-y maintenant, il est l'heure.
- Quelle heure est-il au juste ? Quelle heure peut-il bien être pour vouloir s'enfuir et ne jamais revenir ? »

Nos voix restaient suspendues dans la chambre. Leur écho ne partait pas, chuchoté et pesant. Lidie s'était levée à son tour. La montre reposait sur le bureau. Sur le cadran se dessinait le contour de la lune. Lidie est allée prendre la montre et l'a observée un moment

avant de la remettre à sa place. J'ai dit : « Pourquoi s'en aller ? Il faudrait des heures avant d'atteindre la ville.

- Je sais où passer, là où il y a des raccourcis.
- Oui, je t'ai vue. J'ai vu comment tu faisais.
- Nous n'aurons pas à marcher longtemps, quelques heures peut-être.
- Attends. Nous ? Je n'ai jamais dit que je venais.
- Allons, viens. Partons. »

Son sac bloquait la porte. Les nuages roulaient lentement devant la lune. La clarté a disparu. Lorsque les nuages se sont dissipés, Lidie était de retour au pied du lit. Ses yeux formaient deux disques immobiles dans la pénombre. Lidie a dit : « Il te faudrait du courage.

- Quoi ? Est-ce bien à moi que tu dis ça ?
- Du courage ou de la volonté ou encore...
- De la paresse, voilà ce que c'est vraiment, de vouloir t'enfuir ainsi. De la paresse ou bien de la peur.
- Non, écoute...
- Toi qui ne ressens rien.
- Non, c'est faux...
- Toi qui n'en as jamais rien eu à faire.
- Tu sais bien que c'est faux.
- Alors pourquoi vouloir te sauver ?
- Peut-être pour cela, justement à cause de tout cela. »

Les disques blancs ont disparu derrière ses mains. Elle s'est levée. Elle a pris le sac et l'a posée sur son dos. Elle a observé la nuit passer par la fenêtre. « S'il te plait, Sam...

- Non, je ne dirai plus rien.
- Je dois partir maintenant. Si tu changes d'idée, tu sauras où aller. Il faut suivre le sentier, en passant par...
- Oui, je le savais déjà sans le savoir.
- Nous partirons. Nous quitterons cet endroit en laissant tout cela derrière nous.
- Tu veux une nouvelle vie à l'intérieur de celle que tu possèdes déjà. Tu ne pourras pas feindre encore et te mentir à toi-même.
- Je saurai ce qu'il faut faire, je le découvrirai.
- Et s'il n'y a rien à découvrir ? Si rien n'est là-bas qui t'attend ?
- J'aurai au moins essayé. Je saurai que j'ai fait la seule chose que je pouvais faire. »

Je suis revenu près du lit. J'ai pris les couvertures au pied et je les ai tirées par-dessus l'oreiller. Ensuite, j'ai lissé les plis pour que le lit soit fait. J'ai dit à Lidie de rester dans la chambre et je suis sorti. Je me suis dirigé à la salle de bain pour prendre un savon et une brosse à dents. En revenant, j'ai cru que Lidie était partie, mais elle est sortie de ma garde-robe avec des vêtements qu'elle a glissés dans un sac. J'y ai mis ce que j'avais apporté et je me suis changé, en repliant mes vêtements dans mon tiroir. J'ai enfilé le sac sur mon dos. Lidie s'était avancée pour voir dehors. « On pourrait croire qu'il a neigé.

- Oui, si ce n'était pas de la canicule. »

J'ai attendu qu'elle vienne mais elle restait là. Elle a joué distraitement avec la montre sur le bureau pendant un moment avant de se retourner vers moi. Elle a dit : « Comprends-tu qu'il n'y a rien d'autre à faire ?

- Tu n'as pas dû chercher.
- Je veux dire que c'est la seule chose ou action que je puisse faire, que c'est tout ce qu'il me reste.
- Si même il s'agit d'une action. Ce n'est rien d'autre qu'un battement d'ailes dans le noir.
- Ce sera au moins ça. Ce sera toujours bien quelque chose qui m'appartient, sur lequel je puisse avoir une emprise.
- Oui, quelque chose comme un coup de vent que l'on ne voit pas et qui s'éloigne. »

Sur la table, la montre a cligné sous le mouvement des nuages. Lidie est sortie de la chambre et nous sommes allés dans le couloir. L'escalier craquait. Je suis allé à la cuisine pour prendre de la nourriture. Lidie était déjà sur la véranda. Sa silhouette grise ressemblait à une statue de marbre. J'ai fourré la nourriture dans mon sac et je l'ai rejointe. Le bruissement des feuilles accompagnait la lune cendrée qui les empoussiérait. J'ai passé la porte et je suis entré dans la nuit grise.

Je croise un lampadaire et mon ombre reparaît. Elle s'incline et s'évanouit. Il n'y a personne sur l'avenue. Des néons sont allumés aux devantures, certains grésillent et clignotent. Leurs lumières flottent dans la rue. Lorsqu'elles passent, les voitures les multiplient en les trainant avec elles. Le ciel a le mauve des prunes. Des nuages se sont glissés dans le crépuscule, en estompant les dernières lueurs. L'odeur humide du soir tombe sur la ville. *Descente de l'or et de l'eau* disait maman, ses yeux semblables à deux ruisseaux au printemps, des lys d'eau qui ne faneraient pas et dont l'odeur se consumerait, enterrés dans la mémoire comme ces bouquets intacts sous une cloche de verre. Je ferme les yeux pour faire disparaître les lampadaires. Des voix se rapprochent. Elles bondissent sur les



murs et enflent. L'une d'elles me happe. J'ouvre les yeux. Des personnes sont regroupées et me regardent. Je dis : « Désolé, j'avais la tête ailleurs. Je ne regardais pas où j'allais.

- Fais attention, mon vieux. Ç'aurait pu être une voiture.
- Ça va. Désolé encore. »

En partant, je les entends rire. Leurs voix me suivent puis s'évanouissent au coin de la rue. Sur les côtés, les arbres frissonnent. Leurs feuilles voilent les lampadaires. Cela produit des silhouettes informes qui se balancent au milieu du chemin, avec mon ombre entre elles.

Les herbes fouettaient nos jambes. Elles avaient fini par se raidir avec la sécheresse et ressemblaient à des tiges gelées. La chaleur m'enveloppait. Je pouvais voir mes bras luire sous le clair de lune.

Lidie et moi avons piqué à travers les bois. Nous nous sommes arrêtés à une clôture en bordure d'un champ. Je me suis adossé pour reprendre mon souffle. Lidie ne semblait pas épuisée. Elle fixait l'étendue devant elle. Mes yeux se sont habitués à la noirceur. J'ai vu au loin quelque chose qui remuait au milieu du champ. Nous avons grimpé sur la clôture et nous nous sommes enfoncés dans les herbes hautes. Elles me piquaient la peau. Nous sommes arrivés devant un troupeau de vaches. Leurs dos étaient bleutés. Elles rumaient en silence. Leurs yeux ouverts nous regardaient. J'ai dit : « Comme à travers une porte.

- Quoi ? Que dis-tu ?
- Leurs yeux sont comme le trou pour voir de l'autre côté d'une porte. Si je m'approchais, est-ce que j'y verrais quelque chose ?
- Tu peux toujours essayer. »

Lidie a avancé au milieu du troupeau. Il s'est scindé à son passage. Les vaches me regardaient. Je suis passé à mon tour. Je sentais leur chaleur. Elles restaient silencieuses. J'ai regardé pour voir. On aurait dit qu'il y avait des lilas dans leurs yeux qui me dévisageaient. De l'autre côté, je me suis retourné. Elles sont revenues ensemble, reformant une masse sombre et bleue. Des têtes se redressaient nonchalamment. Leurs yeux brillaient sous la lune.

Lidie ne m'avait pas attendu. Elle était presque tout entière dans la pénombre des arbres au bout du champ. Seul le haut de son corps paraissait, sortant des herbes hautes, comme si elle surnageait. J'ai fait encore quelques pas avant de m'arrêter. Le sol crépitait. J'ai levé la tête pour voir les étoiles. On aurait dit de la craie tachetant une ardoise. Des grillons chantaient. La senteur du foin avait remplacé celle des vaches. J'ai fixé le ciel un moment, jusqu'à ce qu'il se brouille et que les étoiles se confondent et se répandent avec la noirceur. Maman chantait sur la véranda. L'odeur des champs alentour roulait contre l'appentis et entourait la maison. Cela se mêlait aux géraniums. Maman les mouillait avec un verre d'eau avant de s'asseoir. Après un moment, Père ouvrait la porte, regardait sa montre et nous disait de rentrer. J'essayais de me rendormir, mais maman disait *la seule pensée du sommeil suffit à nous tenir éveillés*. En rentrant, elle continuait de fredonner et allait fermer les persiennes, sa voix passant à travers les lattes de bois.

J'ai entendu Lidie qui revenait. Le bruit de ses pas dans l'herbe la précédait. Elle a dit : « Que fais-tu ? Nous devons avancer.

- Je ne vais pas plus loin.
- Allons, sinon il fera clair et nous serons encore ici.

- Je n'y vais pas. Je n'en ai jamais eu l'intention. Je suis navré, mais tu devras continuer sans moi. »

Son corps se diluait sous la lune. Elle avait laissé glisser une des bretelles de son sac qui pendait sur le côté. Ses yeux oscillaient entre le noir et le blanc. J'ai répété : « Je n'irai pas plus loin.

- Allons, Sam. Continuons.
- Non, je n'avancerai pas. Je suis venu jusqu'ici pour te laisser aller. Tu devras poursuivre seule.
- Mais c'est ce que je fais, je l'ai toujours fait. Je le ferai encore s'il le faut.
- Vas-y dans ce cas.
- Tu vas rester dans ce champ à prendre racines, à te dessécher toi aussi ?
- Oui. Peut-être que ça en vaut la peine.
- Naïveté, voilà ce que je voulais dire tout à l'heure. Courage, volonté et naïveté. Il te faudrait les trois à la fois.
- Comme trois piliers.
- Quoi ?
- On dirait la devise d'un de ces vieux collègues privés.
- Mais c'est tout de même ce que je crois, qu'il faut laisser tout cela derrière.
- Je serais stupide de le faire.
- Tu le serais de ne pas le faire, de ne pas essayer.
- À coup sûr je vieillirais avant le temps. Oublier le passé de cette façon doit bien faire vieillir prématurément. »

Lidie a détourné la tête. Ses yeux sont devenus argentés. Elle m'observait comme quelqu'un que l'on n'a pas vu depuis longtemps. *Je t'en prie le sang bouillonne devient fou.* Elle a entrouvert la bouche. Ses dents flottaient dans la noirceur : « Allons, viens maintenant.

- Je n'avancerai pas.
- Assez. S'il te plaît, Sam.
- Je suis désolé.
- N'es-tu pas mon frère ?
- Je le suis, je le serai toujours et cela me désole.
- Tu le regrettes ?
- Non, au contraire, c'est de l'être et de quand même devoir te laisser partir.
- Tu trahirais ton sang ?
- Tu te trahis toi-même. On peut parfois s'oublier en fuyant autre chose.
- Ça suffit. Viens. Viens !
- Je te laisse avec toi-même, c'est bien suffisant. Accompagnant ton ombre et te devant toujours. »

Les herbes bruissaient. Lidie les frôlait du bout des doigts. Les plus hautes dodelinaient, rigides et mortes. Mes vêtements collaient à ma peau.

Mon reflet recule et s'allonge sur les vitrines. J'évite les lumières en passant par le parc. Les arbres tanguent en silence. Les oiseaux ne sont plus là. Ils ont emporté la lueur avec eux. J'accélère et je saute par-dessus la haie. L'humidité envahit le parc. En sortant, j'observe de l'autre côté de la rue les affiches lumineuses. Elles éclairent presque toute la

rue. Des gens sortent d'une voiture et entrent dans un bar. L'odeur du gaz flotte encore. Au bout de la rue, j'aperçois l'arrêt de bus illuminé sous les réverbères. Le ciel glisse sur lui-même. Je peux sentir la pesanteur des nuages, la pluie qu'ils retiennent. L'autobus approche. Je me mets à courir pour le rattraper.

Lidie a replacé la bretelle de son sac à dos. Elle s'est retournée et les herbes se sont mises à bruire de nouveau comme du papier journal. Des fleurs séchées se dressaient autour d'elle. Lidie est restée ainsi un moment, prise dans le silence et l'odeur des fleurs mortes. Elle a fait un mouvement pour revenir mais elle a arrêté son geste. Ses cheveux se sont balancés sur ses épaules. Puis, comme pressée par le temps, elle a marché tout d'un coup vers la clôture. Le ciel avait des traces d'encre humide. Il coulait au-dessus des arbres et voilait peu à peu Lidie. Sa silhouette s'est fondue à l'intérieur de la noirceur. Ses yeux remuaient encore devant moi, dans le vide, comme abandonnés derrière elle et inutiles, flottant au-dessus des herbes figées. Le froissement s'est éloigné. Il s'est dissipé derrière la limite sombre des arbres.

Je fais signe de la main pour que le bus s'arrête. Il s'immobilise après une lente décélération et les portes coulissent. Je monte et je vais à l'arrière. Ce n'est plus le même chauffeur. Les fenêtres ouvertes laissent entrer l'humidité. À cette heure, il n'y a plus personne. Le moteur repart en un crescendo. Les lampadaires se succèdent. En les fixant assez longtemps, ils finissent par m'éblouir. J'entends le vent s'engouffrer par les fenêtres, le bruit de l'autobus s'éloigner et se rapprocher selon la distance des immeubles. Des gouttelettes commencent à tomber. Je peux distinguer leur mouvement vis-à-vis des

lumières. À un feu rouge, l'autobus accélère et passe tout juste devant une voiture qui continuait dans l'autre sens. La voiture freine brusquement tandis que nous passons. Le conducteur nous fait signe de la main.

Le bus continue son trajet. Une fine pluie satine les rues. De l'eau ruisselle sur les vitres de l'autobus et pénètre à l'intérieur. Mes mains sentent la pluie. Des gouttes constellent mes vêtements. Sur les fenêtres les couleurs palpitent, suivant le mouvement de l'eau. Avec la vitesse, elle se met à onduler. Le martèlement du toit cesse sous le viaduc et revient aussitôt. Les immeubles passent et se succèdent, flous et distants. Je colle mon front sur la vitre pour sentir la fraîcheur. Le bus tourne. Nous repartons en montant la colline, sous les feuilles sombres et ployées, glissant parmi la pluie et les lumières entremêlées.



*L'oubli du temps ; dynamique de la mémoire  
dans Le Palace de Claude Simon*



*Les rayons de la roue sont nombreux,  
mais c'est le vide qu'il y a au milieu  
qui fait avancer la charrette.*

**Lao Tseu**

## *Corten*

Un amoncellement de temps, replié dans la matière, empoussiérée, rouille et défigure une feuille d'acier corten. Devant nous se tient la sculpture, et devant elle se tient notre regard, comme suspendu dans un entre-deux. *Corten* définit une corrosion volontaire de l'acier. Celui-ci se laisse envahir par la rouille et, à partir d'elle, se protège du temps et de la dégradation. Endossement, donc, du temps pour s'en protéger : parer la ruine en revêtant la ruine, combattre la poussière par la poussière, comme le feu par le feu. Le temps, oui, mais *les temps* également, l'an zéro comme annonce de ce qui adviendra, de ce qui ne peut que se produire puisqu'en germe dans le néant, dans la parenthèse de ce zéro annoncé déjà par le manque. Acier corten qui se plie à sa propre matière, qui courbe l'échine de sa faiblesse. Rouille, donc : multifacé en secondes, l'entre-deux abrasif de la terre et du vent qui s'y emprisonnent, de l'eau ruisselante, battue et vaincue.

Voir alors le manque de l'œil, détourner le visible et le néant. Entrevoir l'espace par le trop-perçu, le trop absent. C'est un manque à rebours, la trace d'une hésitation, ce qui n'aura pas lieu. L'œil voit par avance, il connaît ce qu'il ne sait pas, points de départ d'où s'élancer. Les contours s'effritent de par l'étrange perception que l'œil peut entendre – la sonorité du vide.

Il faut sentir là où pèse le temps dans l'œil, où il laisse sa trace. La lumière affleure ici de l'acier. Elle remplace le vide, invisible, et frôle la vision. Là où s'accumule le néant, il y a révision de la couleur. Sur l'acier s'écartent l'ombre et la lumière, pour ne laisser la place qu'à la couleur du temps. Unique et même couleur que celle du temps, de ce qui commence et se termine à la fois. Arc de lumière depuis l'origine ; révolution. L'acier

plioie, avance et recule sur la ligne du temps, l'un lié à l'autre, tous deux fixes, rigides, à terminer, en suspens. Une révolution muette et aveugle. *Corten* donc : la peau pelée qui ne chute pas. Le manque. La voix disparue.

Croisement de la fuite et du retour, la matière se protège en se corrodant, n'est déjà plus là, elle qui vient se réancrer dans l'ici. Fleur d'acier, rouille épanouie, hermaphrodite s'ensemencant et prolongée ; fleur philosophale ; *révolution* : on retrouve en exergue à l'œuvre *Le Palace* de Claude Simon cette définition tirée du Larousse : « Mouvement d'un mobile qui, parcourant une courbe fermée, repasse successivement par les mêmes points. »

### *Souvenir-corten*

*Corten* ; ce qui puise sa propre vitalité (maturité) dans ce qui le dégrade, le temps. Le souvenir est ici à l'image de la feuille d'acier corten. Le souvenir, retourné/détourné, se transforme, s'entame, se transmute et devient *autre* : mouvement de l'immobilité, puisqu'il part mais ne cesse d'être là, immuable, titanesque, fresque du temps recroquevillé sur lui-même comme une feuille que l'on aurait pliée et repliée incessamment jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le souvenir de la feuille – souvenir d'un souvenir alors, défiguré mais intact, transfiguré (dans sa pluralité de sens, entre ses couches successives), comme le passage d'une chose à une autre ; *souvenir-corten*, ce que touche le temps, ce qu'il marque de sa main étrangement humaine (trop humaine), et où le matériau rejoint l'imaginaire. Alors que l'acier se corrode, se patine et se pare de la rouille protectrice, le souvenir, lui, par acte de violence du temps en marche, rouille de par la subjectivité qui y est rattachée. Il est

soudain teinté d'émotions, d'affects, de déformations dues à l'empreinte de la conscience. Le souvenir, pour rester possible (vivant), pour ne plus être au sein d'une simple mémoire mais bien la partie d'une mémoire *habitée*, produit sa propre mutation ; il s'érode au contact de la conscience. Par cette usure, par traces subjectives, le souvenir délaisse toute vérité objective et historique des faits au profit d'une longévité de l'affectivité qu'il remémore. Nous nous souvenons parce que nos souvenirs évoquent des sensations, des stimuli, parce qu'ils nous ramènent dans ces mêmes états. Ce qui est retenu par nous l'est par singularité, par caractère exceptionnel de la chose puisque, comme le dit Jacques Derrida, « [...] la condition de la mémoire, c'est quelque chose qui ne va pas<sup>1</sup>. » Chose qui sort de l'ordinaire du temps, qui en souligne ou surligne le caractère mémorable ; chose qui restera prégnante dans la mémoire, en attendant d'être convoquée de nouveau dans le présent de la conscience. C'est ce que vit le personnage de l'étudiant dans *Le Palace*, arpentant ses souvenirs comme autant de pistes d'une recherche qui ne peut que se dérober à lui et se perpétuer en lui.

### *Le présent en trois temps*

L'acte même de la mémoire semble dès lors involontaire. Nous nous retrouvons devant le temps comme devant une chute d'eau à retenir entre nos mains. Le souvenir comme rouille de soi-même advient en une mémoire à refaire, à construire par suite d'inversements : verser le passé dans un devenir, parler du futur par l'expérience du déjà vécu ; il s'agit des suites d'une réminiscence incontrôlable parce que toujours aperçue dans

---

<sup>1</sup> Jacques Derrida, « Trace et archive, image et art », dans *Penser à ne pas voir. Écrits sur les arts du visible. 1979-2004*, Paris, Éditions de la Différence (Coll. Essais), 2013, p. 122.

la lorgnette d'un présent, celui d'une conscience, celui d'une écriture. Corps mnésique, selon Henri Bergson, où ce qui est retenu chevauche l'acuité du présent :

Par la place qu'il occupe à tout instant dans l'univers, notre corps marque les parties et les aspects de la matière sur lesquels nous aurions prise : notre perception, qui mesure justement notre action virtuelle sur les choses, se limite ainsi aux objets qui influencent actuellement nos organes et préparent nos mouvements. Considère-t-on la mémoire ? Le rôle du corps n'est pas d'emmagasiner les souvenirs, mais simplement de choisir, pour l'amener à la conscience distincte par l'efficacité réelle qu'il lui confère, le souvenir utile, celui qui complétera et éclaircira la situation présente en vue de l'action finale.<sup>2</sup>

Nous voilà devant le temps et devant le monde de manière simultanée, l'un ne pouvant être extrait de l'autre dans leur compréhension, le temps en creux dans la mémoire, à la fois prisonnier et libre, tangible et évanescent.

« Time present and time past / Are both perhaps present in time future, / And time future contained in time past<sup>3</sup> ». T.S. Eliot, lui-même déjà cité par Claude Simon, expose ici l'imbrication unique du temps dans l'esprit humain. Ni passé ni même à venir, le temps n'est qu'un présent éternel à investir dans un sens ou dans l'autre. Nous retrouvons ici la formule de Saint Augustin : « Il serait sans doute plus correct de dire : '' Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur. '' En effet, il y a bien dans l'âme ces trois modalités du temps, et je ne les trouve pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est la vision directe ; le présent du futur, c'est l'attente.<sup>4</sup> » Nous retrouvons en nous-mêmes, par la mémoire des choses vues, la vision des choses présentes et l'attente des choses à venir, la présence et la trace du temps, son

---

<sup>2</sup> Henri Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Quadrige/PUF, 2007 [1939], p.199.

<sup>3</sup> Thomas Stearns Eliot, « Burnt Norton », dans *Four Quartets*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 1976 [1936-1942], p. 160.

<sup>4</sup> Saint Augustin, *Les Confessions*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1998, p. 1045-1046.

écrasement et son entassement dans l'effacé et l'ineffaçable présent de notre être. Poursuivons plus loin la citation du poème d'Eliot : « If all time is eternally present / All time is unredeemable<sup>5</sup>. » Temps *irréversible*, bien sûr, temps en marche, délaissant en nous par bribes, tel un glacier râpant la pierre, les traces de sa démarche ; une démarche claudicante, infatigable et droite à la fois. Qu'est-ce donc que ce temps remémoré ? Qu'est-il, sinon le ressassement d'un présent en absence, d'une absence qui sait se rendre présente ?

### *L'acuité du vide*

Bouleversé, le jeu de la vision se trouble d'une impasse, celle d'un regard sans cesse enfui et n'étant voué qu'à cette action, toujours à rebours, de remémoration. Nous ne voyons pas la sculpture en temps réel mais par décalages, nous nous la rappelons en même temps que nous la regardons, elle qui nous observe par l'interstice de notre regard. Elle s'imprime en nous, et ce souvenir fait de la mémoire le seul présent viable, le seul capable d'être là, c'est-à-dire présent *en nous*, dans la porosité de la mémoire. C'est là le jeu également du mouvement infini, de la révolution, du temps passé et irréversible (« unredeemable ») toujours à revoir par la conscience. C'est le mouvement aussi de l'écriture, l'atteinte du même infini, d'un espace-temps en dehors de l'espace-temps. Maurice Blanchot décrit en ces termes un pareil mouvement à atteindre par l'écriture :

Quand nous regardons les sculptures de Giacometti, il y a un point d'où elles ne sont plus soumises aux fluctuations de l'apparence, ni au mouvement de la perspective. On les voit absolument : non plus réduites, mais soustraites à la réduction, irréductibles et, dans l'espace, maîtresses de l'espace par le pouvoir qu'elles ont d'y substituer la profondeur non maniable, non vivante, celle de l'imaginaire. Ce point, d'où nous les

---

<sup>5</sup> T. S. Eliot, *op. cit.*, p. 160.

voyons irréductibles, nous met nous-mêmes à l'infini, est le point où ici coïncide avec nulle part. Écrire, c'est trouver ce point. Personne n'écrit, qui n'a rendu le langage propre à maintenir ou à susciter contact avec ce point<sup>6</sup>.

Ce lieu à atteindre par l'écriture, selon Blanchot, est le « point où ici coïncide avec nulle part », celui qui trouve écho dans le présent éternel, le triple-présent de Saint Augustin, endroit du vide où il faut, par l'écriture, tenter l'équilibre d'un regard, où il faut trouver l'acuité du vide. La pensée de Bergson rejoint ici celle de Blanchot quant à l'imaginaire :

Il est vrai que cette seconde sélection [celle de la mémoire] est beaucoup moins rigoureuse que la première [celle du corps], parce que notre expérience passée est une expérience individuelle et non plus commune, parce que nous avons toujours bien des souvenirs différents capables de cadrer également avec une même situation actuelle, et que la nature ne peut pas avoir ici, comme dans le cas de la perception, une règle inflexible pour délimiter nos représentations. Une certaine marge est donc nécessairement laissée cette fois à la fantaisie ; et si les animaux n'en profitent guère, captifs qu'ils sont du besoin matériel, il semble qu'au contraire l'esprit humain presse sans cesse avec la totalité de sa mémoire contre la porte que le corps va lui entr'ouvrir [sic]: de là les jeux de la fantaisie et le travail de l'imagination, – autant de libertés que l'esprit prend avec la nature. Il n'en est pas moins vrai que l'orientation de notre conscience vers l'action paraît être la loi fondamentale de notre vie psychique.<sup>7</sup>

L'imaginaire apparaît ici être l'espace illimité du temps intériorisé, le creusement dans la mémoire d'un réel retenu par le corps et l'esprit humain, la mémoire étant une sorte de fondement de l'imaginaire, un présumé à son épanouissement. Cette « fantaisie » est celle de l'inexistant ; inexistant fictif, imaginé et chargé de tous ces fragments de temps archivés par la mémoire des choses ayant eu lieu, de ce qui fut vécu, assemblé et dans l'attente de devenir du souvenir ; autant de points de départ aux fuites et aux épanchements de la conscience. Se souvenir devient alors une action concrète, un entrebâillement de

---

<sup>6</sup> Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. Folio/Essais), 1955, p. 52.

<sup>7</sup> Henri Bergson, *Matière et mémoire*, *op. cit.*, p. 199-200.

l'imaginaire où « l'esprit humain presse sans cesse avec la totalité de sa mémoire contre la porte que le corps va lui entr'ouvrir ».

La « fantaisie » de Bergson est aussi « l'imaginaire » de Blanchot, le point toujours à atteindre par l'écriture, sorte de mouvement incessant qui ne peut jamais être tout à fait complété et dont seul le travail fait sens. C'est pourquoi cet imaginaire, une fois atteint, ne possède qu'une profondeur « non maniable, non vivante », parce que n'est vivant que ce qui est en mouvement, l'affirmation d'une vitalité à chercher en la construisant. De là part l'écriture simonienne.



Dans *Le Palace*<sup>8</sup> de Claude Simon, les souvenirs évoqués par le personnage de l'étudiant constellent le récit au point de constituer celui-ci, révélant une vaste chambre d'échos où les images bouillonnent à la surface du texte. Cet apport de la mémoire dans l'écriture de Simon dynamise le récit. La linéarité de l'histoire est évacuée au profit d'une ouverture sur *le sens vers les sens*, inscrits dans et sous le texte, mais également liés à ceux du corps. Cette ouverture transporte vers une *sens-ibilité*, amorçant, grâce à la présence des souvenirs, une prédominance de la description et de l'ambiance, la construction d'une atmosphère visuelle intimiste non plus en dualité avec un ressenti, mais en cohabitation et en relation avec lui.

---

<sup>8</sup> L'édition retenue ici est celle d'origine, soit : Claude Simon, *Le Palace*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1962, 230 p.



De cette temporalité fragmentée naît une structure nouvelle, inscrite dans l’histoire autant que dans la forme du texte, proposant une cadence autre, un rythme du sensible où ne tiennent plus en place ni début ni fin. C’est le texte aux multiples entrées de Roland Barthes, le texte « scriptible<sup>9</sup> », mais aussi le « livre à venir » de Blanchot, où nul commencement ne trouve sa fin, le texte qui s’éternise en une fin sans cesse à reprendre et reformuler.

### *Langage d’artisan*

L’écriture de Claude Simon cherche. Elle dérape, découvre, s’embrouille, fouille et suspend, elle naît d’un désir innommable et inachevable, celui de l’écriture même qui se crée et s’engendre, sorte de Sisyphe fait de mots, une écriture dans toute sa simplicité (et donc sa complexité) d’existence. Voilà, dans *Le Palace*, ce début *in medias res* ; début sans temps, comme précédant et précédé par lui-même, sans lieu mais pourtant palpable, lieu d’une écriture de l’instant même, d’un présent sans cesse à reformuler et à renouveler par l’écriture :

Et à ce moment, dans un brusque froissement d’air aussitôt figé (de sorte qu’il fut là – les ailes déjà repliées, parfaitement immobile – sans qu’ils l’aient vu arriver, comme s’il avait non pas volé jusqu’au balcon mais était subitement apparu, matérialisé par la baguette d’un prestidigitateur), l’un d’eux vint s’abattre sur l’appui de pierre, énorme (sans doute parce qu’on les voit toujours de loin), étrangement lourd (comme un pigeon en porcelaine, pensa-t-il, se demandant comment dans une ville où la préoccupation de tous était de trouver à manger ils s’arrangeaient pour être aussi gras, et aussi comment il se faisait qu’on ne les attrapât pas pour les faire cuire)[...] <sup>10</sup>

---

<sup>9</sup> Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 1970, p. 10-11.

<sup>10</sup> Claude Simon, *Le Palace*, *op. cit.*, p. 7.

Ce « il » impersonnel met déjà en lumière le trouble de l'écriture simonienne, son espace incertain mais assuré et comme doublé par une recherche des mots. Mais c'est un « incertain » accessoire et fictif, relayé au second plan derrière l'avancement sûr et malléable de l'écriture. Rappelons ici rapidement la tentative du Nouveau Roman, à laquelle (pour faire court) se rattache Claude Simon : tentative d'évacuer l'influence et la prédominance de l'histoire sur l'écriture, de dé-couvrir le roman de son voile de facticité. Ainsi, pour Jean Ricardou, « le roman cesse d'être l'écriture d'une histoire pour devenir l'histoire d'une écriture.<sup>11</sup>»

Ce travail appelle alors à une sorte d'artisanat, de production où l'écrivain n'est plus en proie aux aléas de la vraisemblance et de l'inspiration, mais plutôt aux exigences du langage qui se déploie et s'organise sous sa main. C'est d'ailleurs en ces mêmes termes que Claude Simon tente de définir son travail, lors d'un colloque portant sur le Nouveau Roman en 1971 au Centre Culturel International de Cerisy-la-salle :

Je ne connais pas, en effet, de terme qui mette mieux en valeur le caractère tout à fait artisanal et empirique de ce labeur qui consiste à assembler et organiser, dans cette *unité* dont parle Baudelaire<sup>12</sup> et où elles doivent *se répondre en échos*, toutes les composantes de ce vaste système de signes qu'est un roman. Cela se fait par tâtonnements successifs : il y a des éléments qu'il faut raboter ou limer pour les intégrer et les ajuster, d'autres auxquels on se voit, au contraire, obligé d'ajouter, d'autres, que l'on avait crus excellents et que l'on est forcé de rejeter, d'autres enfin qu'il faut « fabriquer » [...] pour remplir un vide... Et le plus fascinant, la révélation peut-être capitale qu'apporte ce travail, c'est que ces nécessités purement formelles, loin de constituer des gênes ou des obstacles, se révèlent être éminemment *productrices* et, en elles-mêmes, *engendrantes*. De plus en plus se vérifie pour moi ce qu'a écrit il y a déjà longtemps Tynianoff, c'est-à-dire que (je cite) : « La fonction constructive, la corrélation des éléments à l'intérieur de l'œuvre réduisent '' l'intention de l'auteur '' à n'être qu'un ferment, et rien de plus. La '' liberté de création '' se trouve être un slogan optimiste, mais il ne correspond pas à la réalité et cède la place à la '' nécessité de création ''. » Et, pour ce qui me concerne, si je compare ce « ferment » qu'étaient mes « intentions premières » avec ce qui, finalement, grâce à cet ensemble de contraintes, *s'est produit* au cours de mon travail, je suis de plus en plus à même de constater à quel point ce *produit* élaboré mot à mot

---

<sup>11</sup> Jean Ricardou, *Problèmes du Nouveau Roman*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. " Tel Quel " ), 1967, p. 166.

<sup>12</sup> L'auteur fait référence à un poème : Charles Baudelaire, « Correspondances », dans *Les Fleurs du Mal*, Paris, Éditions Hachette (Coll. Grands Textes), 2009 [1857], p. 54.

va finalement bien au-delà de mes intentions. Si l'on me demandait pourquoi j'écris, je pourrais répondre que c'est pour voir se produire chaque fois ce curieux miracle.<sup>13</sup>

Curieux miracle où s'accomplit, par ce travail méticuleux qu'est l'écriture, l'agencement du monde et du temps, où s'interpénètrent les souvenirs et les lieux. Cette production n'invente rien, sinon qu'elle rapproche divers éléments liés entre eux par rapport de ressemblance ou d'opposition et, par le langage déjà foisonnant en-soi, fait naître, de manière métonymique et métaphorique, un sens. La part créative revient alors à cette découverte du sens ou des sens possibles ; des choix, nés du foisonnement, que l'écrivain doit faire.

Nous pourrions percevoir un paradoxe dans ce parallèle entre l'inspiration ici décriée (cette sorte de main tendue et créatrice sortie de nulle part) et ce « curieux miracle » qu'est la finalité de l'écriture pour Claude Simon, mais ce paradoxe ne tient plus dès lors que nous apposons l'inspiration au langage lui-même, dans sa vitalité, dans le crépitement des mots. Le langage demeure la source vive des possibles du roman, ce qui est déjà là mais demeure dans l'inconnu et que seul le travail méticuleux de l'écrivain peut faire jaillir, dans sa recherche du mot juste, des mots « carrefours » :

L'un après l'autre les mots éclatent comme autant de chandelles romaines, déployant leurs gerbes dans toutes les directions. Ils sont autant de carrefours où plusieurs routes s'entrecroisent. Et si, plutôt que de vouloir contenir, domestiquer chacune de ces explosions, ou traverser rapidement ces carrefours en ayant déjà décidé du cheminement à suivre, on s'arrête et on examine ce qui apparaît à leur lueur ou dans les perspectives ouvertes, des ensembles insoupçonnés de résonances et d'échos se révèlent.<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup>Claude Simon, « La fiction mot à mot », dans *Nouveau Roman : hier, aujourd'hui*. 2. *Pratiques*, Union générale d'éditions (Coll. 10/18), 1972, p. 96-97.

<sup>14</sup> Claude Simon, *Orion aveugle*, Albert Skira Éditeur (Coll. Les sentiers de la création), 1970, préface.

Le « curieux miracle » ne se situe pas en amont de l'écriture, comme pour l'inspiration, mais plutôt en aval, là où l'écriture est déjà en chemin, alors que le travail est déjà commencé. Le lieu du choix advient alors dans l'hésitation elle-même, à savoir dans le trouble prolifique d'une multiplicité, lorsque le chemin emprunté, suite à cet arrêt au carrefour du mot, à son carrefour de possibilités, n'est plus synonyme d'une vérité mais d'un arbitraire, de la volonté et du choix de l'écrivain. Dès lors ne compte plus en première instance l'histoire au sein du texte, mais plutôt la construction du texte et, issue de cette production, la naissance d'une histoire :

Et bien, lorsque je me trouve devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser.

Et, tout de suite, un premier constat : c'est que l'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écrire, mais bien ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au *présent* de celui-ci, et résulte, non pas du conflit entre le très vague projet initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait, du moins chez moi, que le résultat est infiniment plus riche que l'intention.<sup>15</sup>

Ce *présent* que souligne Claude Simon entre en correspondance ici avec le triple-présent de Saint Augustin et celui d'Eliot. Le seul temps possible de l'écriture semble alors être celui du présent, de cette manifestation réitérée de la main de l'artisan sur le matériau-langage. C'est pourquoi nous retrouvons dans *Le Palace*, et dans la majorité des œuvres de Claude Simon, une prédominance du participe présent. Selon Ludovic Janvier, il s'agit à la fois de simultanéité et de dévoilement :

[c]'est le mode du dévoilement instantané, de la découverte insistante. À l'actuel qu'on voudrait donner à voir, à vivre, le regard et la pensée tentent de s'accrocher, et c'est par approximations successives, par coups de boutoir de plus en plus profonds qu'il est – peut-être – donné de rattraper ce réel en creux, cette complexité qui se dérobe. Le présent s'ouvrant toujours davantage sous la recherche, il faut entasser fragments sur fragments pour le faire sentir un peu. Le participe présent est le forêt

---

<sup>15</sup> Claude Simon, *Discours de Stockholm*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1986, p. 25.

qui s'enfoncé dans ce réel, creuse et ramène les parcelles arrachées à l'écroulement général.<sup>16</sup>

De cet écroulement (où s'entassent chez Claude Simon les images et les mots en de longues phrases entrecoupées de parenthèses) naît une écriture qui s'échafaude et se dilate en permanence, dans la recherche du mot juste, du juste agencement du langage ; l'écriture du présent de l'écriture.

Le participe présent réancré en permanence l'action (et la description) au sein du texte, même lorsqu'il s'agit de réminiscences ou d'imaginaire :

Puis il se vit, c'est-à-dire des années plus tard, et lui, ce résidu de lui-même, ou plutôt cette trace, cette salissure (cet excrément en quelque sorte) laissée derrière soi : dérisoire personnage que l'on voit s'agiter, ridicule et présomptueux, là-bas, très loin, comme dans le petit bout de la lorgnette, gesticulant, répétant éternellement à la demande de la mémoire (et même sans sa demande : faisant irruption sans même y avoir été invité, comme des acteurs, ces cabots de cinéma morts et oubliés depuis belle lurette et toujours prêts à faire revivre sans fin sur l'écran scintillant la même stupide scène de séduction ou d'héroïsme, ouvrant la porte au signal du régisseur, s'avancant, souriant, levant la main – puis une fois de plus l'oubli, le néant où ils se tiennent sans doute quelque part, tout habillés, fardés, infatigables, assoiffés d'applaudissements, debout sans doute derrière ce panneau de porte simplement planté avec son chambranle sur le plateau, dans l'attente anxieuse du signal, c'est-à-dire du moment où l'opérateur blasé d'un de ces cinémas ambulants qui passe de vieux bouts de films en plein vent, sur les places des villages ou dans les granges, déclanchera [sic] son moteur, leur permettant pour la millionième fois d'ouvrir la porte, de s'avancer, de sourire et lever la main, avec toujours ce même visage intact, poudré, irritant et fat) répétant indéfiniment la même tranche de vie, importun, odieux, s'imposant, s'immisçant de force – pouvant donc se voir avec une sorte d'étonnement un peu agacé, d'incrédulité, pensant : « Ça : moi ? Ça... ? »<sup>17</sup>

Alors que défilent les images, l'itération du participe présent retient ce mouvement dans l'immédiat, redirigeant cette action qui tend à se morceler en points de fuite (les images entourant le mot « cinéma ») vers l'instantanéité du langage, dans l'actualité de la lecture.

La profusion de l'écriture artisanale simonienne, d'une écriture qui appelle au débordement

---

<sup>16</sup> Ludovic Janvier, « Vertige et parole dans l'œuvre de Claude Simon », dans *Une parole exigeante. Le nouveau roman*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964, p. 108.

<sup>17</sup> Claude Simon, *Le Palace*, op. cit., p. 20-21.

et à l'épanouissement, pousse le texte vers ses confins, vers le trouble d'un récit qui annonce l'élaboration de son écriture et se perd dans les conjectures de cette élaboration. Puisqu'il s'agit davantage désormais de « l'histoire d'une écriture », cette histoire est chevillée aux aléas du langage et aux méandres qu'elle peut emprunter. Le personnage de l'étudiant dans *Le Palace* tente de retrouver à Barcelone l'image perdue de lui-même et de ces anciens acolytes. Se revoyant plusieurs années auparavant, « ridicule et présomptueux, là-bas, très loin, comme dans le petit bout de la lorgnette », il laisse alors errer sa pensée vers le métaphorique et l'association, d'où advient alors le spectre d'un monde qui n'existe plus, celui des premiers temps du cinéma. Ces « mots carrefours » ne semblent déjà plus n'être que des mots, mais plutôt des *images* carrefours, où s'enchaînent, par suite de relations contiguës, d'autres images, d'autres lieux de l'écriture, faisant enfler le texte et ainsi le déborder à la manière d'une grande floraison. Ce que produit ensuite cette image se fait non seulement par suite logique, c'est-à-dire en passant du point de vue éloigné du souvenir à la perspective de la « lorgnette » cinématographique, mais aussi, par liaison, à ce qui est éprouvé par le personnage. Le lieu fané et obsolète « d'un de ces cinémas ambulants qui passe de vieux bouts de films en plein vent » réitère et renforce l'idée que le personnage se fait de lui-même plus jeune : « cette salissure (cet excrément en quelque sorte) » ; « Ça : moi ? Ça... ? ». La production artisanale de l'écriture simonienne ne semble dès lors plus se restreindre uniquement à la sphère formelle mais bien entrer dans les méandres de l'œuvre.

L'écriture en floraison qui, pléonastiquement, s'écrit par elle-même, retourne et détourne le sens de l'histoire vers *les* sens de cette histoire ; ce que ressent le personnage de l'étudiant est la source vive à partir de laquelle l'écriture peut s'accomplir et puiser sa

multiplicité de signes et de sens perceptifs (donc *des* sens, ceux couplés à la mémoire et aux souvenirs, à toutes les images qu'ils peuvent évoquer). En dérochant la logique du texte à une tradition, l'écriture artisanale des mots/images carrefours rejoint une sensibilité *logique* en rupture avec cette même tradition, le fond s'imbriquant à la forme et celle-ci n'étant plus assujettie à celui-là :

Nous ne pouvons donc plus *voir* le texte comme l'agencement binaire d'un fond et d'une forme ; le texte n'est pas double, mais multiple ; dans le texte il n'y a que des formes, ou, plus exactement, le texte n'est dans son ensemble qu'une multiplicité de formes – sans fond. On dira métaphoriquement que le texte littéraire est une stéréographie : ni mélodique ni harmonique (ou du moins non pas sans relais), il est résolument contrapuntique ; il mêle les voix en un volume, et non selon une ligne, fût-elle double.<sup>18</sup>

Pour Barthes ici, la dimensionnalité du texte littéraire, son « volume », se compose de cinq codes (« actionnel, herméneutique, sémique, culturel et symbolique [...] ») qui se superposent et ne forment plus qu'une même unité énonciative. Ce que recèle le texte comme sens, c'est ces diverses strates ou couches qui en forment la structure formelle *et* signifiante. Ce n'est plus uniquement le mot qui « n'est pas seulement *signe* mais nœud de significations<sup>19</sup> », c'est le texte littéraire lui-même.

Rappelons ici les propos de Bergson : « l'esprit humain presse sans cesse avec la totalité de sa mémoire contre la porte que le corps va lui entr'ouvrir : de là les jeux de la fantaisie et le travail de l'imagination [...] » Ce que vit ou voit le personnage du *Palace* devient le champ pléthorique des conjectures du langage. À partir des divers éléments soumis au personnage s'ouvre une fenêtre de tous les possibles ; autant de chemins à

---

<sup>18</sup> Roland Barthes, *Le bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 144.

<sup>19</sup> Jacques Lacan, cité par Claude Simon in : *Nouveau Roman : hier, aujourd'hui. 2. Pratiques*, Union générale d'éditions (Coll. 10/18), 1972, p. 73.

parcourir où bifurque la pensée liée aux souvenirs. Paysages, passants ou voix deviennent les jointures par lesquelles peut passer l'écriture pour faire enfler et se disjoindre le texte :

Les valises refermées, la couverture ficelée, les dernières affaires rangées, ils restent debout l'un à côté de l'autre sans se parler, tirant silencieusement et économiquement sur leurs cigarettes, attendant sans doute le départ du train pour passer sur un autre quai ou peut-être une correspondance qui doit venir plus tard, le regard vide, leurs visages exténués, circonspects, passifs...), l'étudiant pensant : « Mais où donc ? où... », puis il se rappela : les mêmes regards, les mêmes visages inusables, impénétrables, interchangeable et sans âge (hommes, femmes, vieillards, enfants, l'éternel et millénaire tableau de toutes les catastrophes et de toutes les migrations) parmi l'amas confus de ballots, de matelas et de valises cordées, et le quai de la gare luisant de pluie, et le bruit monotone des gouttes sur le toit du wagon, le soir en train de tomber, gris sale, le ciel gris sale charriant au ras des bâtiments, des réservoirs, des signaux, d'inépuisables masses de coton détrempé que le vent poussait ou plutôt pompait sans trêve de la mer et qui se déversaient sans fin [...]»<sup>20</sup>

La sensibilité du personnage portée sur les choses travaille à une nouvelle dynamique de l'écriture : l'image bouillonne pour ainsi dire à la surface du texte, corollaire d'une mémoire habitée par le double de l'imaginaire ; alors qu'un élément perçu ou vécu par l'étudiant le renvoie vers un autre élément mnésique, ce nouvel élément vient s'enrichir de l'imagination du personnage. Ainsi en va-t-il de cette gare remémorée, déjà vue, mais soudain happée et comme chapeauté d'un sensible de la vision, avec « le bruit monotone des gouttes sur le toit du wagon, le soir en train de tomber, gris sale [...] » Non seulement le personnage voit et se rappelle par jeux de comparaisons et d'échanges, mais il retravaille également ses propres souvenirs. Il parcourt de manière double sa mémoire, par « les jeux de la fantaisie et le travail de l'imagination ». Il habite et investit le souvenir en le réancrant dans le présent de la remémoration, en l'amplifiant de nouveaux éléments, d'une sensibilité renouvelée – celle d'une nostalgie du temps perdu. Cette présence de l'imaginaire brouille la focalisation. Partant d'un point de vue individuel, celui de la vision du personnage, nous

---

<sup>20</sup> Claude Simon, *Le Palace*, op. cit., p. 43-44.



passons à un point de vue omniscient, capable de beaucoup plus que la mémoire, la supplantant par l'élaboration à la fois d'une analyse et, par suite, d'une recreation. En résulte un souvenir modifié, magnifié en quelque sorte, par la pensée d'un personnage qui se remémore et le jugement qu'il porte sur lui-même avec le décalage que cela apporte (« Ça : moi ? Ça... ? »), par une vision interne qui fouille et cherche à l'intérieur d'une vision première et déchue ; vision qui, par acte de réviviscence, teinte et altère ce même souvenir par le sensible des choses évanouies, passées et perdues. Ce que retrouve le personnage dans cette grande odyssée du souvenir n'est déjà plus son passé, mais plutôt un hybride, une sorte de mitoyenneté entre la réminiscence et le désir de celle-ci, le point du vide et de l'imaginaire où l'espace des possibles devient celui des conjectures, des remaniements et des comblements d'une subjectivité repassant dans une subjectivité révolue. L'écriture simonienne est indissociable de cette quête, elle en déploie les bifurcations et prend la forme de ce trouble. La résonance et l'écho des « mots carrefours » devient l'adéquation d'une recherche au sein de la mémoire, recherche empreinte elle aussi de résonances et d'échos, pour ainsi dire de *souvenirs carrefours*.

### *Une vision habitée*

Ce temps à l'œuvre n'est dès lors plus celui qui passe, celui qui se déroule en un passé-présent-avenir sur lequel nous n'avons jamais de prise ; c'est plutôt ce même triple-présent qui ne cesse de tourner et de se détourner en nous, d'être circonvolutionnaire et *révolution*-naire, pour reprendre l'exergue du *Palace*. C'est l'abîme qui se dévoile sous nos pieds, qui heurte et répare à la fois, qui ouvre le chemin aux multiples voies (voix). Pour

Mireille Calle-Gruber, il s'agit d'un temps de la scission : « La blessure du temps est donc bien, en définitive, celle qui est faite à notre/nos mémoire/s : c'est l'inévitable *entame* de nos représentations, nos monuments, de nos tableaux et tablettes, de toutes nos tentatives et commémorations. Entame par quoi, plus précisément, *le temps travaille contre l'oubli du temps* [...]»<sup>21</sup> » L'empreinte de ce temps fondateur/destructeur pèse sur la recherche du personnage au sein de sa propre mémoire ; elle habite l'épuisement inépuisable qu'il parcourt comme la somme d'une distance entre lui-même et ce *lui* d'autrefois, ce double devenu grotesque dans la lorgnette mais qui charrie néanmoins ses affects mémoriels, qui transporte avec lui une vérité muette et inaccessible. Le souvenir « travaille contre l'oubli du temps », aux abords et aux limites du vide et du néant. L'entame, cette première tranche faite dans la temporalité, en rend possible la malléabilité ; c'est par cette ouverture, créée par la « blessure du temps », que l'on parvient à s'immiscer dans le temps, dans *notre* temps. Vivre la violence du temps nous permet de mieux l'habiter, de rendre soutenable ce présent qui ne cesse de se dérober et de revenir à la fois.

Le présent de l'écriture est aussi le présent d'une mémoire. Ces deux présents sont unis l'un à l'autre à la manière de cercles concentriques. Ni chevauchés ni entremêlés, ils travaillent à la recherche de l'œuvre, à un entredeux de l'accomplissement et de l'impossible. La mémoire est à la table d'écriture.

L'écriture simonienne s'imbrique au dynamisme de la mémoire, par parallélisme à ses rapports d'associations, aux divers mouvements qui caractérisent la mémoire. À la lecture de Simon, nous ressentons l'équilibre ténu entre, d'un côté, la suite d'engendremens de l'écriture et, de l'autre, le néant insondable du silence duquel elle se

---

<sup>21</sup> Mireille Calle-Gruber, *Claude Simon. Chemins de la mémoire*, Kingston (Ontario), Éditions Le Griffon d'argile (Coll. Trait d'union), 1993, p. 14-15.

meut, là où l'écriture parcourt et fouille les voies possibles et hasardeuses capables de mener à terme l'œuvre. Là où nous entraîne ce mouvement n'est plus le lieu d'une suite événementielle propre à l'élaboration d'une histoire, mais plutôt celui de la bifurcation essentielle d'une langue et d'un style qui se créent et défilent sous nos yeux.

Dans le passage qui suit du *Palace*, le changement de rythme dans la ville, engendré par la succession du jour et de la nuit, entraîne une prolifération des parenthèses et de l'énumération, comme si l'abstraction de la vie dans la ville, le défilement du temps et des saisons, devenait la tentative impossible à accomplir d'une explication du visible, d'une vision plus qu'attentive, d'une vision *habitée* :

Cela s'arrêtait brusquement le soir, comme s'arrêtait l'assourdissant concert des moineaux dans les feuillages des platanes sous lesquels errait sans but la foule jacassante passant et repassant entre les kiosques à journaux, les étalages de fleurs, les éventaires chargés d'une pacotille d'insignes, de foulards, de brochures, de fanions, de macarons, de bustes en plâtre et de portraits en noir ou en couleurs de prophètes barbus, graves, myopes et méditatifs que les camelots rangeaient chaque soir en piles dans le crépuscule, chaque soir un peu plus tôt (les jours raccourcissaient très vite maintenant – le crépuscule roussâtre, humide, les premiers réverbères projetant une lumière indécise, embrumée, la ville prenant peu à peu cette consistance de bronze (l'étudiant pensant à certains tableaux de Poussin, certains lavis où des statues renversées gisent mutilées sous des ciels de métal en fusion, suffocants, et des personnages courant, se voilant la face, s'enfuyant dans toutes les directions, parmi les palais solennels, les solennels alignements de frontons et de colonnades, les solennelles perspectives dallées, vides, où filent sans bruit à ras du sol, rapides, voraces et innombrables, les rats), vaste, déserte, bizarrement illuminée, abandonnée au vide, aux ténèbres éblouissantes), la nuit tombant chaque soir un peu plus tôt, comme si se refermait, se resserrait peu à peu jour après jour l'étreinte de l'ombre, de la saison des deuils et des larmes [...] <sup>22</sup>

L'écriture bifurque et travaille à se dépasser elle-même. En témoignent les parenthèses imbriquées (la deuxième apportant soudainement l'univers de la peinture de Poussin comme surenchère descriptive et métaphorique) et de nouveau l'usage du participe présent, récurrent ici, ramenant l'écriture à cette instantanéité, à ce déroulement où ne cesse de

---

<sup>22</sup> Claude Simon, *Le Palace*, op. cit., p. 151-152.

s'accomplir et de se désunir l'acte même de l'écriture. Ce que note Ludovic Janvier, concernant l'écriture de Claude Simon, est qu'il s'agit d'une forme d'entassement des mots et des choses dans le développement de la phrase : « L'espace en gouffre postule quelque chose qui le comble. Ce vide que le narrateur ou le personnage voit s'ouvrir sous lui non sans en éprouver parfois la tentation, qui, sous lui, demeure ouvert, il apparaît que le rôle de l'écriture, à partir du *Vent* [1957], est de tenter de le combler à mesure qu'elle nous en dit la forme.<sup>23</sup> » Comme si le trouble avec lequel était aux prises le personnage amenait à ce débordement des mots, au foisonnement typique de l'écriture simonienne. Plus le personnage tente de décrire et de mettre en mots ce pour quoi il erre et cherche, à la fois dans la ville et dans sa conscience, plus sa recherche finit dans l'errance des mots et des comparaisons ou des métaphores ; il n'y aura jamais suffisamment de mots pour dire ce qui ne peut être dit, pour faire voir ce qui ne peut être vu. Le personnage tourne ainsi autour d'une vérité qu'il ne peut atteindre et son mouvement vers elle ne peut qu'apporter d'autres bifurcations. Pour tenter d'expliquer la soudaine tombée de la nuit et de la tranquillité qui l'accompagne dans la ville, l'étudiant relie cette réalité aux peintures de Poussin, mais déjà cela l'amène ailleurs, le détourne de son intention première, laissant béante l'écriture aspirée vers d'autres lieux, vers d'autres fuites possibles. L'exigence des « mots carrefours » est peut-être aussi le deuil de l'achèvement, car rien ne peut se terminer entièrement dans ce vaste mouvement en rhizome.

---

<sup>23</sup> Ludovic Janvier, « Vertige et parole dans l'œuvre de Claude Simon », *op. cit.*, p. 107-108.

## *Ripieno*

Cette suite de fuites suppose un choix, capable d'extraire l'écriture du méandre et de la faire de nouveau progresser *et* digresser ; cela pré-suppose un abandon des autres voies entraperçues, une focalisation au centre des combinaisons énumérées. Selon Jacques Derrida, l'archive – y compris l'archive mnésique – est un acte avant tout de destruction, puisqu'elle implique un choix et donc l'oubli de ce qui ne saurait être retenu : « Dans une seule personne, il y a ce que la mémoire, ce que l'économie de la mémoire garde ou ne garde pas, détruit ou ne détruit pas, refoule d'une manière ou d'une autre. Il y a donc constitution d'archives mnésiques là où il y a économie, sélection des traces, interprétation, remémoration, etc.<sup>24</sup> » L'œuvre est la somme non seulement des choix lui appartenant, mais aussi de toutes ses destructions, l'acmé des voies qui n'auront pas été sélectionnées à l'orée des mots et des images carrefours. La mise en œuvre de l'écriture en histoire, vaste archivation des multiples chemins empruntés, constitue le récit, non seulement celui du personnage, mais surtout de l'écriture elle-même, de toutes les contraintes qui s'activent sous la main de l'écrivain et font du texte l'intersection entre la volonté et le langage. Chez Claude Simon, le décalage entre les « premières intentions » et le « produit » final ne fait que révéler le travail des contraintes de l'écriture, bien souvent formelles mais qui, néanmoins, s'immiscent au plus profond de l'œuvre pour en bouleverser les visées.

L'écrivain semble être ici celui qui *rassemble* la langue pour ensuite qu'elle *s'assemble*, pour qu'elle se tienne d'elle-même sous son doigté, sous ses pressions et ses manipulations, dans sa cohérence interne, en sa pleine unité de sens intérieur. Qu'advienne

---

<sup>24</sup> Jacques Derrida, « Trace et archive, image et art », dans *Penser à ne pas voir. Écrits sur les arts du visible. 1979-2004*, Paris, Éditions de la Différence (Coll. Essais), 2013, p. 114-115.

alors une histoire de cet agencement, cela semble être secondaire au processus, puisqu'il s'agit moins, encore une fois, de « l'écriture d'une histoire » que de « l'histoire d'une écriture. » Cet assemblage demeure relié au trouble du personnage aux prises avec les mots et les bifurcations que ceux-ci proposent, mots et bifurcations étant issus des remémorations, le tout se traduisant par un jeu de boucles sans fin. Les effervescences visuelles de l'étudiant inscrivent l'écriture dans une dynamique propre à la mémoire, plus particulièrement au sein d'une mémoire involontaire, faite de suites confuses et créatrices de combinaisons, de correspondances, d'associations. À la manière d'*À la recherche du temps perdu* de Proust, la mémoire simonienne au sein de l'écriture se contracte en bribes fulgurantes et vives ; si c'est tout Combray qui est dévoilé de nouveau au narrateur par la madeleine, c'est aussi le cas de ce crépuscule rappelant soudain à l'étudiant les peintures de Poussin, « certains lavis où des statues renversées gisent mutilées sous des ciels de métal en fusion », ou encore ces hommes debout sur le quai d'embarquement rappelant à leur tour « les mêmes regards, les mêmes visages inusables, impénétrables, interchangeable et sans âge [...] » prenant place au sein du « millénaire tableau de toutes les catastrophes et de toutes les migrations [...] ».

Laurence Cadet note d'ailleurs très justement, dans son étude portant sur la filiation entre Simon et Proust, l'état latent du mémoriel dans l'écriture et le rôle de la mémoire involontaire chez les deux romanciers :

L'association par contiguïté n'est cependant pas le seul mode d'organisation mémorielle chez Proust et chez Simon. Le développement du souvenir originel peut se faire selon les lois de l'analogie : dans ce cas, le déploiement mémoriel est un transfert métaphorique. Le glissement d'un élément à un autre selon le principe de l'association s'opère par similitude de caractères ou de qualités. Le souvenir premier ne fait pas renaître son contexte d'acquisition mais s'ouvre vers d'autres éléments, entretenant avec lui des liens de ressemblance. Les associations par analogies tendent ainsi à découvrir l'espace imaginaire du souvenir.

Le souvenir est d'ailleurs très proche de l'imaginaire. Dans *L'Imaginaire*, Sartre a montré que le souvenir ne peut avoir d'existence que dans l'esprit qui seul a le pouvoir de synthèse des diverses phases du temps. Le considérer comme une chose c'est céder à « l'illusion d'immanence » ; si le souvenir était comparable à une chose, il serait du présent. Parce qu'il n'existe qu'à l'état de « cosa mentale », le souvenir provoque donc l'imaginaire du sujet et s'organise nécessairement en rapport avec ses propres fantasmes, inventions ou mystifications intérieurs. L'association par analogie découvre le caractère vivement subjectif du souvenir. C'est en effet à travers la conscience du sujet que celui-ci acquiert toute une chaîne de connotations affectives et personnelles. La dérive imaginaire de la mémoire est permise par le processus analogique : peu à peu le signe mnésique se métamorphose en signe imaginaire, l'espace de la mémoire devient un espace de rêveries nombreuses et variées.<sup>25</sup>

Ce qui se produit d'un mot à l'autre, d'une image à l'autre, c'est cette sorte d'*écriture* involontaire, par analogie à la *mémoire* involontaire. Dans cette vaste chambre d'échos que devient l'œuvre, le langage semblerait tourner autour de lui-même, si ce n'était de l'écrivain qui en parcourt les interstices et qui s'entête, à la hauteur de sa capacité d'écoute et de son attention méticuleuse, à faire sourdre du magma invisible l'œuvre à venir, à heurter ses « intentions premières » aux nombreuses contraintes du texte. L'œuvre demeure prégnante, elle se construit et se parfait au contact des contraintes de l'écriture.

Et de poursuivre Laurence Cadet, quelques lignes plus loin : « Si le résultat du travail mémoriel est qualifié d' '' incorrect '' et de '' faux '' c'est qu'il s'avère incapable de restituer le passé. » Ce que restitue cependant l'écriture, c'est le présent de ce passé, celui d'un souvenir *choisi* ; par conséquent d'un souvenir altéré, autant par la conscience que par l'imaginaire, l'une et l'autre imbriquées, l'une commençant et se terminant au commencement et à la fin de l'autre, à la manière d'un serpent se mangeant la queue. Passé ou avenir, tout ne peut qu'être envisagé dans le présent de la conscience. Pour reprendre les mots de Paul Ricœur, « [l]'intuition sensible est toujours dans le présent.<sup>26</sup> »

---

<sup>25</sup> Laurence Cadet, *De Proust à Simon : le miroitement des textes*, Paris, Honoré Champion éditeur (Coll. Recherches proustiennes), 2011, p. 93-94.

<sup>26</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 147.

L'objectivité de ce qui nous est raconté est atteinte ; ce que cherche le personnage au travers de ses souvenirs est une vérité perdue et inatteignable, puisque le seul pont érigé entre cette recherche inscrite au présent et les événements passés est la mémoire subjective. L'étudiant fouille ses souvenirs à la recherche d'une révolution espagnole historique à laquelle il ne peut que se remémorer des faits gauchis par sa conscience. Laurence Cadet note d'ailleurs que Simon lui-même percevait cette liaison entre le mémoriel et l'écriture dans *Le Palace* :

Parce que le sujet réminiscent n'est jamais neutre, sa capacité de mémorisation est toujours liée aux divers éléments qui définissent le fond de sa personnalité. Simon souligne ainsi, à mainte reprise, le caractère subjectif et relatif de sa mémoire. « Faulkner est tout imprégné de Proust, il le connaît par cœur. » La mémoire n'existe pas, dit-il, le cerveau ne reproduit que ce que les muscles cherchent en tâtonnant, ni plus ni moins. Et le total qui en résulte est, d'ordinaire, incorrect et faux, et ne mérite que le nom de rêve. » Voilà, *Le Palace* ne mérite que le nom de rêve sur la révolution espagnole... »<sup>27</sup>

À chaque détour se dessine et se profile cette altération mnésique qui, toute subjective et imagée qu'elle puisse être, fait affluer le sensible sur les choses que touche l'œil du personnage. Si la vue de deux hommes avec leurs valises attendant sur un quai d'embarquement rappelle à l'étudiant cette autre gare déjà fouillée et *habitée* par son regard, cette vision extirpe également de la conscience toute l'affectivité que l'étudiant, involontairement ou non, lui a rattachée. Pour citer à nouveau Derrida : « Si vraiment il n'y avait pas dans la mémoire un désordre, une cicatrice, [...] la marque d'une blessure, de quelque chose qui ne va pas, on ne se rappellerait pas. On sait très bien que la condition de la mémoire, c'est quelque chose qui ne va pas.<sup>28</sup> »

---

<sup>27</sup> Laurence Cadet, *De Proust à Simon : le miroitement des textes*, op. cit., p. 94.

<sup>28</sup> Jacques Derrida, op. cit., p. 122.



*Dans l'antithèse de l'œil*

Ainsi l'image fourmille-t-elle à la surface du texte, tournant l'écriture vers une prépondérance de la description. Celle-ci devient presque phénoménologique tant l'accent est mis sur cette conscience glissée à *l'intérieur* du paysage. Le sensible de l'écriture prend pour lieu la métaphore et l'allégorie, formes par excellence du rapprochement du réel et de l'abstrait, l'abstraction étant celle, ici, d'une conscience et d'une sensibilité à décrire et à faire voir. Nous l'avons vu, le style simonien est foisonnant, mais d'un foisonnement qui est enjoint, toujours, à une hésitation constante. Là où il y a tentative de transmettre ce qui est incommunicable, soit par détours successifs d'images métaphoriques, de comparaisons ou d'analogies, la surprécision descriptive propre à Simon s'expose aussitôt. Ces figures de rapprochement, apportant plus qu'une indécidabilité, constituent la trace de l'imaginaire à l'œuvre dans l'indécis et l'infixé du souvenir ; comme par manque (par l'infinité du détail à chercher (puisque'une image, chez Claude Simon, vaut bel et bien mille mots)), l'écriture enfle par débordements et comble les lacunes de la mémoire du personnage. Ce débordement trouve lieu alors dans les multiples comparaisons, analogies et métaphores, déroutant les remémorations du personnage vers un ailleurs imaginé capable de dire autrement, par images entrecroisées, l'impossibilité du langage, c'est-à-dire l'abstraction des relations existantes entre le présent-passé et le présent-présent, entre le trop-perçu et le trop-senti.

La surprécision de l'écriture simonienne côtoie ainsi l'indécidabilité. L'antithèse qui en résulte ébranle le texte, le tirant d'un côté et de l'autre du spectre du détail ; incapable de certitude et en même temps de liberté, le texte travaille la notion (*sa* notion)

d'imaginaire, en en rendant ambivalent le terme et la finalité : le surplus d'indications est-il fiable ? L'hésitation en est-elle réellement une ?

Chaque description évoque sa propre réalité, son monde de signifiés et de signifiants. Cela creuse le récit de l'intérieur, par strates successives et en profondeur ; cela arrête l'histoire, mais par illusion. Son mouvement continue néanmoins, par voies détournées, dans l'entrelacs d'autres histoires évoquées (suggérées) par ces innombrables descriptions de descriptions et mises en abyme. Au lieu d'être linéaire, l'histoire se déploie par les flancs. Elle prend de l'ampleur, embrasse les limites de son horizon ; elle finit par se rejoindre elle-même là où le déploiement de ces mêmes limites amène les différentes descriptions à se chevaucher au sein d'une seule et même unité de sens polyphonique, polymorphe, sans limites. Le jeu sur les limites dévoile un manque de limites, leur effritement par l'écriture, leur soudaine impossibilité. Comme les 24 photogrammes par seconde qui composent l'image cinématographique et créent un mouvement à l'écran, les descriptions dans l'œuvre font se succéder une myriade d'images qui, par leur combinaison et leur alternance, donnent l'impression d'un mouvement dans l'écriture, faisant se poursuivre l'histoire sur un mode métaphorique, comparatif et allégorique. Pour Laurence Cadet, il s'agit d'une nouvelle forme où cohabitent le sensible et la mémoire :

En effet, le nouveau roman phénoménologique ne s'appuie pas seulement sur le phénomène très proustien de la mémoire involontaire, il invente aussi une nouvelle forme romanesque capable d'accueillir, sans les trahir, sensations et souvenirs. Ainsi, dans un article d'A. Poirson, [...] Claude Simon fait de Proust le père d'une nouvelle esthétique romanesque où la description '' est non plus statique mais dynamique, où c'est elle qui travaille à plein tandis que l'action [...] se trouve repoussée à l'arrière-plan au niveau de simple support [...] ''<sup>29</sup>

---

<sup>29</sup> Laurence Cadet, *De Proust à Simon : le miroitement des textes*, op. cit., p. 13.

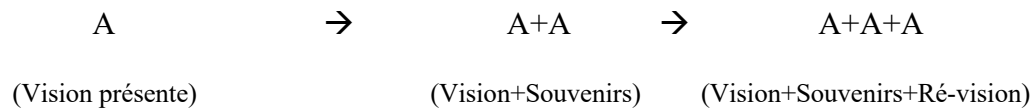
Imbriqué de la sorte à la subjectivité du personnage, le souvenir transporte son lot de sensations vécues lors des événements passés. Cette émanation, redirigée dans le présent de la conscience, produit dans l'écriture une acuité particulière envers les choses, créant une atmosphère ultra-sensible où tout devient prétexte à investissement chez le narrateur. Ce retour par la conscience, ce passé revécu à nouveau par le regard du présent permet de revivre l'événement, de redoubler l'attention sur la scène passée déjà vécue : ce qui semblait anodin devient amplifié par le regard actuel posé sur cette bribe de passé. Le monde à voir par le personnage n'est plus seulement à dire, il est également à embrasser du regard, dans tous les sens du terme ; par investissement émotionnel, par sentiment de perte réactualisé chaque fois qu'il y a acte de correspondance entre la vue et la mémoire.

Laurence Cadet identifie deux niveaux dans la description : « Celle-ci ne s'oppose plus au mouvement qui caractérisait jadis le récit dramatique. Elle est porteuse d'un double dynamisme : interne (elle ne se contente pas de représenter un objet ou un être, elle raconte leur histoire et réintègre ainsi une temporalité narrative) et externe (elle établit des correspondances avec les autres éléments du récit).<sup>30</sup> » Le regard de l'étudiant balance entre vision et ré-vision, c'est-à-dire que la perception est soudain détournée par ce mouvement auscultateur de l'écriture, dédoublée et accrue dans ces lignes de fuites que sont autant de perspectives contraignantes et créatrices. Non seulement voit-il à nouveau le présent en le relayant à un autre présent, celui de la mémoire, mais il l'investit également deux fois : dans le rejet de la mémoire où le présent de la vision est exploité par le lot de souvenirs pouvant se rattacher de près ou de loin à cette vision : ce qui a été vu devient amplifié par le sensible du souvenir qui vient l'expliquer (ou qui tente d'en fournir une explication

---

<sup>30</sup> Laurence Cadet, *De Proust à Simon : le miroitement des textes*, op. cit., p. 113.

puisque, comme nous l'avons vu, cette tentative s'ouvre sur la métaphore et vers les glissements qu'elle comporte). De façon simplifiée, le mouvement se traduit en un glissement en trois temps : d'abord de la vision, de ce que voit le personnage (A) vers le ou les souvenir(s) que cette vision fait surgir (A+A), et enfin d'un retour depuis la mémoire vers la vision première qu'était (A), mais cette fois additionnée de ce voyage dans la sensibilité de la réminiscence, soit (A+A+A).



À chaque transport et ajout, ce que voit le personnage demeure semblable (il s'agit toujours de « A »), mais sous plusieurs facettes qui viennent l'enrichir. S'ensuit l'impossibilité pour l'étudiant de percevoir le réel sans en faire aussitôt sa réalité ; réalité transformée par sa conscience et son imaginaire, lui-même travaillé par ses souvenirs. L'imbrication souvenir-imagination trouve ici son nœud significatif : rien ne peut, dans la recherche du personnage, être retrouvé intact. Fouillant la ville et les traces d'une révolution avortée, il ne peut trouver que des souvenirs altérés, une mémoire réfractée par sa conscience, sa sensibilité, son imagination.

La description chez Simon prend alors le sens de cette recherche vaine : phrases longues et presque sans fin, suite de parenthèses, foisonnement des images et des métaphores/comparaisons/allégories, tout cela expose l'acharnement à trouver, le travail d'une mémoire qui bouleverse et pétrit une écriture. Il y a osmose entre la mémoire dans le texte et le texte reprenant le dynamisme de la mémoire. Le texte s'élabore par mots et images carrefours, en association et en correspondance avec le labeur d'écrire (par « cet

ensemble de contraintes »), de la même manière que les souvenirs s'enchaînent par associations et correspondances. L'antithétique assemblage de la *surprécision* et de *l'hésitation* est à mettre en parallèle avec la rigueur de l'écrivain à trouver le *mot juste* et cette dynamique de la mémoire à l'œuvre dans l'écriture qui propulse la description dans la sphère du *sensible* de la conscience du personnage.

Tenter de formuler le néant par images, c'est aussi laisser la langue s'épancher, s'écouler sans fin dans ce même néant, ce qui n'est pas sans rappeler la formulation de Ludovic Janvier : « Ce vide que le narrateur ou le personnage voit s'ouvrir sous lui non sans en éprouver parfois la tentation, qui, sous lui, demeure ouvert, il apparaît que le rôle de l'écriture [...] est de tenter de le combler à mesure qu'elle nous en dit la forme.<sup>31</sup> » Il s'agit d'une écriture qui fouille et trouble l'artère vive du silence. Elle se fait exponentielle, débordant d'elle-même, de part et d'autre, débordant des cadres qui s'accumulent, inutiles, poreux, sublimés devant l'avancée inexorable des mots, le déplacement des phrases, le foisonnement des images, le mouvement continu et incessant de l'action d'écrire.

### *L'histoire sans fin*

Cette écriture s'accomplit à travers le même mouvement circulaire que celui du souvenir. Par cette dynamique du temps retourné et détourné, du souvenir révolutionnaire qui, « parcourant une courbe fermée, repasse successivement par les mêmes points [...] », l'œuvre se fait dans le pourtour d'elle-même, dans le geste qui tend toujours plus vers son centre inatteignable. Comme dans l'imaginaire de Blanchot, «[c]e point [qui] nous met

---

<sup>31</sup> Ludovic Janvier, « Vertige et parole dans l'œuvre de Claude Simon », *op. cit.*, p. 107-108.

nous-mêmes à l'infini » et « où ici coïncide avec nulle part », l'espace en creux de l'œuvre, le vide autour duquel tourne l'écriture, ouvre sur une fuite du langage vers un foisonnement du sans-lieu et du sans-temps, vers ce que nous pouvons entrapercevoir dans *Le Palace* comme l'issue impossible d'une quête, autant celle du personnage que celle de l'écriture, de l'œuvre elle-même ; quête perpétuelle. Comme l'a à maintes reprises signifié Claude Simon, l'écrivain apparaît parfois sans voix devant l'œuvre qui semble s'accomplir seule, alors que « ce *produit* élaboré mot à mot va finalement bien au-delà de [s]es intentions.<sup>32</sup> » Mouvement de l'écriture à l'œuvre, de l'œuvre de l'écriture. C'est d'ailleurs au même constat que parvient Maurice Blanchot dans *Le livre à venir* :

Il est toujours nécessaire de rappeler au romancier que ce n'est pas lui qui écrit son œuvre, mais qu'elle se cherche à travers lui et que, si lucide qu'il désire être, il est livré à une expérience qui le dépasse. Difficile et obscur mouvement. Mais n'est-ce que le mouvement d'une conscience sur la liberté de laquelle il ne faut pas entreprendre ? Et la voix qui parle dans le récit, est-ce toujours la voix d'une personne, une voix personnelle ? N'est-ce pas d'abord, pour l'alibi du Il indifférent, une étrange voix neutre qui, comme celle du spectre de *Hamlet*, erre de-ci de-là, parlant on ne sait d'où, comme à travers les interstices du temps qu'elle ne doit pas, cependant, détruire ni altérer ?<sup>33</sup>

Voilà la voix du temps, voix *corten* : une voix de rouille qui se brise et s'émiette en se remodelant, le grain de la voix qui passe avant la voix, avant le mot, c'est cela (ce là) qui permet la circonvolution. Le présent de l'écriture s'amoncelle, déborde ; présent du passé, présent du présent, présent du devenir, tous des présents qui s'attardent dans les mots, dans leur tentative d'un vide à nommer. Vaste mouvement de l'éternel, d'une révolution ; c'est le texte scriptible de Roland Barthes, texte non pas représentatif mais *productif*, texte aux entrées multiples, sans début ni fin :

---

<sup>32</sup>Claude Simon, « La fiction mot à mot », *op. cit.*, p. 96-97.

<sup>33</sup> Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. Folio/Essais), 1959, p. 223-224.

Le texte scriptible est un présent perpétuel, sur lequel ne peut se poser aucune parole *conséquente* (qui le transformerait, fatalement, en passé) ; le texte scriptible, c'est *nous en train d'écrire*, avant que le jeu infini du monde (le monde comme jeu) ne soit traversé, coupé, arrêté, plastifié par quelque système singulier (Idéologie, Genre, Critique) qui en rabatte sur la pluralité des entrées, l'ouverture des réseaux, l'infini des langages. Le scriptible, c'est le romanesque sans le roman, la poésie sans le poème, l'essai sans la dissertation, l'écriture sans le style, la production sans le produit, la structuration sans la structure.<sup>34</sup>

L'écriture de Claude Simon – cette production artisanale qui taraude la langue – semble être à la limite de ce jeu infini, se situant toujours à l'orée de « quelque système singulier ». C'est peut-être pourquoi l'auteur a toujours voulu être positionné, dans le champ de la littérature, comme en dehors de tout mouvement, même s'il fut souvent rapproché au Nouveau Roman. Son écriture est jaillissante et, aussitôt, *engendrante* : à la vision du monde s'enjoint une vision intérieure qui brouille et altère l'équilibre entre le maintenant et le devenir. Ce que perçoit le personnage dans *Le Palace* n'est plus réellement ce qu'il *veut* voir et retirer du monde, mais ce qu'il *peut* y voir et en retirer : lui en train de l'observer, lui en train de l'habiter et de le faire sien. Le texte scriptible est un idéal, et comme tel il est inatteignable, toujours à projeter devant soi, vers lequel il faut tendre.

Vers la fin du *Palace*, l'étudiant regarde la ville s'éteindre peu à peu dans le crépuscule tandis que repassent à nouveau les pigeons comme pour un dernier salut, avec leurs « claquements d'ailes comme d'ironiques et imbéciles applaudissements [...] », et la ville elle-même, vivante, semble frémir dans cette boucle qui se clôt :

[...] à présent, et encore pour quelques instants, son carroyage de rues et d'avenues est sculpté en noir par la lumière frisante qui cède pied à pied devant la montée de brume marron s'élevant du port, remplissant les profondes et suintantes tranchées de pierre jusqu'à ce que brusquement le soleil disparaisse derrière la ligne des collines, à l'ouest, derrière les carcasses décharnées des tours et des grandes roues du parc d'attraction abandonné sous le ciel couleur saumon maintenant, la ville elle aussi à l'abandon, solitaire, sous l'invariable lumière vert-électrique des globes de ses

---

<sup>34</sup> Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 1970, p. 11.

lampadaires compliqués qui s'allument les uns après les autres, comme les rampes d'un théâtre, semblable à une de ces reines en gésine laissée seule dans son palais parce que personne ne doit les voir dans ce moment, enfantant, expulsant de ses flancs trempés de sueur ce qui devait être enfanté, expulsé, quelque petit monstre macrocéphale [...] – et à la fin tout s'immobilise, retombe, et elle reste là, gisant épuisée, expirante, sans espoir que cela finisse jamais, se vidant dans une infime, incessante et vaine hémorragie [...]<sup>35</sup>

Vaste mouvement circulaire, ce qui « repasse successivement par les mêmes points » crée la répétition du monde accompli par le souvenir, par la marque qu'il laisse dans l'écriture, dans le *corps* du texte.

Et si le personnage semble prisonnier de cette ronde, de cette structure opérant comme par une tautologie du monde, ce n'est que pour mieux en échapper, car il voit toujours les choses sous de nouveaux angles, et cela est dû justement à ce qui le retient dans ce mouvement : sa subjectivité. La redite du monde est à énoncer par d'autres détours, par d'autres images et mots carrefours ; elle est à refaire sans cesse, dans la suite des jours, dans l'effervescence du réel à condenser à l'intérieur d'un présent en fuite qui nous appartient. Il faut courir derrière lui, même si on ne peut l'atteindre, même s'il se situe au-delà de l'atteinte, quelque part entre l'imaginaire et le monde retenu en nous. Il faut énoncer toujours plus loin le vide. Cela surprend. Cela réactualise la vie.

---

<sup>35</sup>Claude Simon, *Le Palace*, *op. cit.*, p. 229-230.



## BIBLIOGRAPHIE

### *Corpus primaire*

SIMON, Claude, *Le Palace*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1962, 230 p.

### *Corpus secondaire*

SIMON, Claude, *Discours de Stockholm*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1986, 31 p.

SIMON, Claude, « La fiction mot à mot », dans *Nouveau Roman : hier, aujourd'hui. 2. Pratiques*, Union générale d'éditions (Coll. 10/18), 1972, p. 73-97.

SIMON, Claude, *Orion aveugle*, Albert Skira Éditeur (Coll. Les sentiers de la création), 1970, préface.

### *Corpus critique sur Claude Simon*

CADET, Laurence, *De Proust à Simon : le miroitement des textes*, Paris, Honoré Champion éditeur (Coll. Recherches proustiennes), 2011, 337 p.

CALLE-GRUBER, Mireille, *Claude Simon. Chemins de la mémoire*, Kingston (Ontario), Éditions Le Griffon d'argile (Coll. Trait d'union), 1993, 244 p.

JANVIER, Ludovic, « Vertige et parole dans l'œuvre de Claude Simon », dans *Une parole exigeante. Le nouveau roman*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964, p. 89-110.

VIDAL, Jean-Pierre, « L'écriture orpheline », dans *Claude Simon. Chemins de la mémoire*, Kingston (Ontario), Éditions Le Griffon d'argile (Coll. Trait d'union), 1993, p. 69-81.

### *Corpus théorique*

BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, 412 p.

BARTHES, Roland, *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 1970, 277 p.

BERGSON, Henri, *Matière et mémoire*, Paris, Quadrige/PUF, 2007 [1939], 280 p.

BLANCHOT, Maurice, *Le livre à venir*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. Folio/Essais), 1959, 340 p.

BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. Folio/Essais), 1955, 376 p.

DERRIDA, Jacques, « Trace et archive, image et art », dans *Penser à ne pas voir. Écrits sur les arts du visible. 1979-2004*, Paris, Éditions de la Différence (Coll. Essais), 2013, p. 79-127.

RICARDOU, Jean, *Problèmes du Nouveau Roman*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. "Tel Quel"), 1967, 206 p.

RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, 689 p.

SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1998, 1520 p.

### ***Œuvres citées***

BAUDELAIRE, Charles, « Correspondances », dans *Les Fleurs du Mal*, Paris, Éditions Hachette (Coll. Grands Textes), 2009 [1857], 244 p.

ELIOT, Thomas Stearns, « Burnt Norton », dans *Four Quartets*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 1976 [1936-1942], p. 160-173.